This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

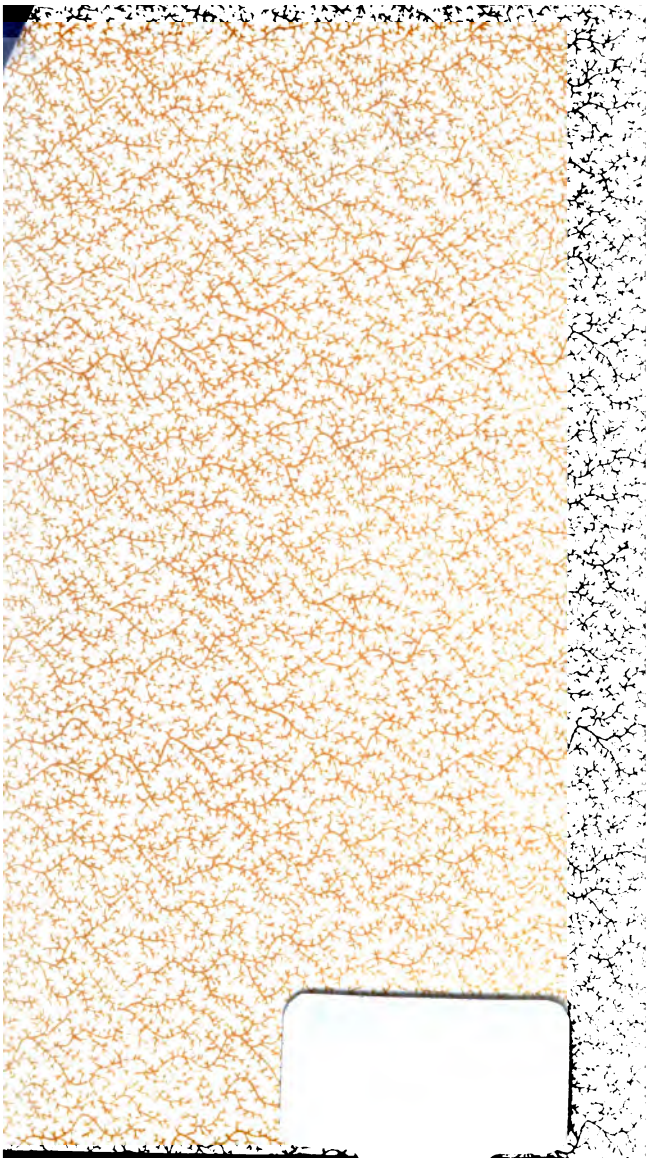
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

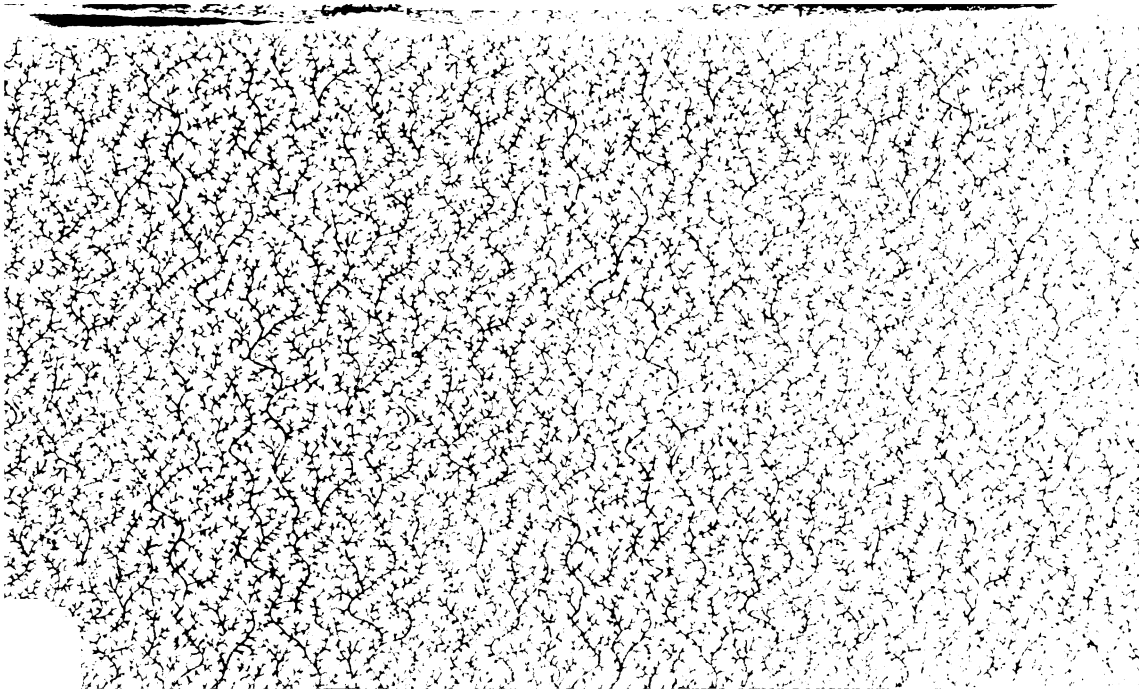
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06926748 6





LE

PARADIS RECONQUIS.

LE

PARADIS RECONQUIS:

POËME,

IMITÉ DE MILTON.

PAR L. R. LAFAYE,

GRADUÉ EN L'UNIVERSITÉ DE PARIS, MAITRE DE LANGUE FRANÇOISE.

Je vis un autre Ange fort et puissant descendre des Cieux. Ap. Ch. x.

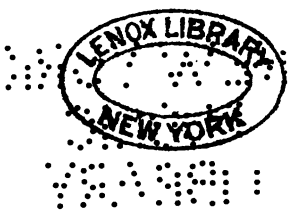
LONDRES:

IMPRIMÉ AUX FRAIS DE L'AUTEUR,

CHEZ JOHN BELL, British Library, STRAND,

Libraire de S. A. R. Mg.neur le PRINCE de GALLES.

M DCC LXXXIX.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

A MONSIEUR

DE CALONNE.

MONSIEUR,

DISTINGUÉ comme vous êtes par votre mérite personel, vous me pardonnerez aisément, d'avoir cherché à décorer mon ouvrage d'un Nom si fameux ; par une étrange fatalité le sort de tout ce qui est Grand, est de se voir offusqué pour un tems ; mais lorsque le jour brillant de la vérité, aura dissipé les nuages de l'esprit de Parti, le nom de CALONNE vivra en caractères ineffaçables, dans le cœur de tout vrai patriote.

Un Esprit si parfaitement versé en toute espèce de littérature, d'un goût si délicat en tout genre de composition élégante, trouvera sûrement mille défauts, dans ce nouveau genre de poësie, mais le Motif qui me l'a fait adopter, doit me mériter votre indulgence ; j'ai cru devoir celébrer cette Epoque glorieuse où, un Monarque plus grand qu' aucun de ses prédecesseurs, en rappellant d'après le Vœu public, *la*

Liberté, comme le plus ferme appui de son trône, restaure la dignité du nom Françòis et proscript pour jamais, la puissance arbitraire, et cette asperité monacale cet (*odium theologicum*) sous lequel la nation a gémi si longtems.

Les Savans les plus distingués dans la république des lettres en Angleterre, accusent notre langue de débilité, de prolixité, de monotonie et prétendent qu' un poëte Françòis, ne peut rendre avec feu et perspicuité, cette chaleur sublime des productions Anglòises; j'ai osé être d'une autre opinion, malgré le ridicule jetté par Voltaire sur le sujet du Paradis perdu, et Regagné; je n'examinerai pas si le Shaftesbury Françòis fut un profond philòsophe, mais il est accusé ici nonobstant le brillant de sa diction, d'avoir été un génie trop souvent superficiel; n'allez pas de-là inférer Monsieur, que je cherche à insinuer que mon poëme possède à un dégré éminent la profondeur Anglòise, peut-être dédaignée par le plus Bel esprit de la France; je n'ai point la hardiesse d'oser espérer, de réunir l'élégance Françòise à l'énergie de mon original, pour lequel j'ai la plus profonde vénération, et si je ne soumèts point à votre jugement un ouvrage aussi parfait que celui de Milton, il ne faut pas s'en prendre à la pauvreté de notre langue,

mais à ce manque de feu divin, d'enthousiasme poëtique, caractéristiques du Prince des Poëtes Anglòis ; si votre goût éxercé marque avec sévérité mes fautes, de votre philantropie, j'ose attendre cette indulgence qu'un jeune auteur a raisonablement droit d'esperer.

Cette Dédicace n'est point le langage d'un complaisant panégyriste ; j'ai dejà passé plusieurs années en cette isle fameuse, ce sanctuaire respectable de la liberté et des sciences, et je ne sais pas plus que ses genéreux habitans, descendre à la bassesse ni à la servilité, j'ai le plus profond respect pour votre Personne, parce que je connòis vos principes, et c'est cette considération seule, qui m'a engagé à lancer mon poëme dans le monde, sous votre Sanction.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble

très obéissant Serviteur,

LONDRES,
20 *Juin*, 1789.

L. R. LAFAYE.

No. 3, *New Court, Throgmorton-street, behind the Royal Exchange.*

LIBRARY
OF THE
NEW YORK

PREFACE.

PLUSIEURS *Auteurs ont été et sont d'opinion, qu'il n'est pas possible d'écrire en vers blancs en notre langue, il est vrai que notre manière d'épeller les féminines* douce, charme, illustre ; *faisant son et demi, tandis que l'Anglòis n'a qu' un son pour les mots de cette espèce, monosyllables et autres ; a présenté à bien des gens une difficulté insurmontable, mais, sans prétendre adopter entièrement d'abord, la methode Anglòise, je m'en sers par fois, ayant remarqué que la prononciation rapide des Françòis, ne fait presque jamais sentir à l'oreille, cette chute des finales dans les muettes.*

Quant à l'impossibilité d'écrire un discours soutenu dans un nombre donné, c'est une objection trop ridicule pour y répondre.

Le fameux Shakspere comme on sait, ne voulut s'asservir à aucune mesure réglée, il mit plus ou moins de sons dans la ligne selon le sens, mais j'ai suivi la methode généralement adoptée pour le vers héroïque Anglòis, qui est dix et onze sons dans la ligne, d'après Milton, Thompson, et les tragiques modernes.

J'ai eu soin d'accenter la diphtongue oi dans les imparfaits, &c. ce qui facilite non seulement la prononcia-

tion, mais encore la traduction aux jeunes gens, que l'orthographe adoptée par Voltaire embarasse souvent.

Venant à ce qui concerne l'action du Poëme, le principal agent, étant un Personnage divin, établissant les droits les plus chers à des êtres intelligens, savoir, la dignité de l'espèce humaine et une religion sans superstition, comme sans persécution; sujet ébauché par mon Auteur, dont j'ai suivi la marche dans l'ensemble, sans m'asservir dans les détails; je me suis trouvé pour mon coup d'essai, lancé dans un océan, où tout est profond, sublime, merveilleux, vraiment digne de l'Epopée; il n'est point à douter, que la partie du raisonnement, la clarté et la précision dans le développement des principes, l'art de disposer, groupper et finir les magnifiques tableaux que le sujèt amène, ne soit fort au-dessus de mes fòibles talens, que n'ai-je point à craindre? lorsque le coloris d'un Milton, a été trouvé fòible, pour exprimer de si hautes pensées, pour peindre avec de propres couleurs; non un de ces héros, dont les triomphes et la gloire, ne sont souvent marqués que par l'abjection et les malheurs des peuples; mais pour faire parler avec dignité, un être tout puissant, un médecin plein de sensibilité, qui ne cherchant que le bonheur de ses créatures, prépare de loin le beaume, qui doit fermer les playes de l'humanité! dans une tâche si difficile, je ne sauròis donc trop solliciter l'indulgence de mes lecteurs.

Quelque soit le principe qui avilit et dégrade les êtres pensans, vû d'un œil philosophique; je me sers du langage de l'Ecriture, comme plus propre à personifier des

agens métaphisiques ; et si je peins la jeunesse sous celui de l'Amour, c'est pour donner à connoître, combien aisément la flatterie et les amusemens frivoles, allurent et conduisent au bord du précipice, ceux qui ne sont pas sur leurs gardes.

Notre esprit se trouvant fortement imbu de certaines idées s'enracinant de bonne heure par la nature des études, il est je crois d'un écrivain de s'en servir et de les placer, là, où il croit qu'elles feront mieux ; si les principes developpés en cet ouvrage, et un contraste d'érudition sacrée et prophane, paròissent hardis et incompatibles surtout hors de cette isle ; je prie le lecteur de faire attention, que je n'ai eu nullement intention d'écrire en théologien, que j'ai profité de la liberté Anglòise, de secouer les entraves quelconques ; que la jeunesse Britannique pour laquelle cet ouvrage est principalement destiné, étant bercée à détester tout pouvoir arbitraire, figuré dans tous les ouvrages quelconques, sous les couleurs les plus odieuses ; il y auròit eu de l'imbécilité à ne pas adopter dans le genre épique, une manière de voir, dont il résulte de si puissans avantages pour un grand Peuple.

D'un autre côté que la discussion de tout sujèts religieux et politiques étant une prérogative si commune qu'aux débats publics un étranger même peut entrer la lice ; il ne faut pas s'étonner si les individus jouissant d'une liberté que partout ailleurs on s'est empressé à confiner ; dans*

* Les idées religieuses par un concours singulier vinrent se joindre à l'amour de la liberté.

DE LOLME, *Constitution d'Angleterre*, Ch. ii.

son Essor le génie original ou imitateur, regarde en pitié ces bandelettes et ces étreintes, qui pour les peuples gouvernés par la terreur ou le caprice, sont sans nul doute indispensables ; mais dont l'usage parmi les nations civilisées, datant de la stupidité féroce et de l'esprit illibéral, si prévalant sous les feudes, est relégué ici depuis plus d'un siècle, chez ces sociétés dont le système étroit, leur fait préférer une lueur équivoque et sombre à un ciel pur ; peut être aussi faut-il menager par des demi jours la foiblesse de nations qui se croyent plus instruites ; mais les Bretons nation pensante et fière de ses droits, abhorrant tout autre joug que celui de cette raison universelle s'exprimant sans contrôle comme sans crainte, veulent ainsi que l'aigle en son vol hardi fixer l'astre du jour s'abreuver de sa lumière et planer à volonté dans les Cieux ; j'ose espérer que nos sourcilleux critiques pardonneront au roitelet d'oser s'aventurer avec le Roi des oiseaux !

LE PARADIS RECONQUIS.

CHANT PREMIER.

Argument.

Exorde, Invocation, le baptême du Jourdain, la surprise de Satan, assemble et tient conseil avec ses Pairs, les Cieux des Cieux ouverts, discours du très Haut à Gabriel, ravissement d'admiration et chants de Joye des Chœurs célestes, le Christ s'achemine vers le Désert, Soliloque, Apparition d'un vieillard, son discours, Satan découvert, cherche à s'insinuer, est rebuté, se retire adroitement.

Moi, qui chantai ce fortuné Jardin,
Perdu pour nous, par désobéissance
D'Adam, montant la Harpe sacrée,
Sur un ton, non moins noble, ni moins haut,
Je célébrerai l'obéissance
Absoluë, entièrement à l'épreuve,
Du Christ, vainement assailli, tenté,
Le tentateur déconcerté, vaincu,
Ses traits émoussés, ses ruses défaites,
Et le juste empire de l'Eternel,
Sur ces ruines, élevé dans le désert.

Toi, divin Esprit, toi qui conduisis
Dans ces lieux solitaires, infréquentés,
Et en ramena l'homme Dieu, vainqueur
De l'ancien Serpent, l'Ennemi spirituel,

Le scella ainsi le saint du très haut,
Inspire! illumine! autrement mes chants,
Sont muèts, et d'une aile favorable,
Quoiqu' initié craintif, respectueux,
Laissant au loin, les chantres timides,
Que mon génie épuré, embrasé,
D'une étincelle de feu créateur,
Puisse parler de faits plus qu' héroïques,
Dignement; instruis, et quoique secrèts,
Thème négligé en tant de siècles,
Noble! eut du être touché plutôt.

Déjà le grand Précurseur, d'une voix
Plus perçante, que le son des trompettes,
Tonnôit, pleurez, répentez vous pécheurs,
Le royaume des cieux est proche, oui!
La coignée à la racine des arbres;
Faites donc de dignes fruits: tous à Lui,
Avec respect, des régions voisines
Accourôient; avec eux de Nazarèth,
Vint celui qu'on croyôit fils de Joseph,
Au Jourdain obscur, inconnu, mais Jean
D'en haut inspiré le remarqua, dit,
Non Seigneur c'est à vous, non, cest à vous
A me justifier, présomption à moi!
De purifier le Saint, l'élû de Dieu;
Fais dit Emmanuel, remplis l'office
Pour lequel tu fus appellé; il dit,
Des Cieux l'éclatante voute s'ouvre,
Une innéfable lueur l'environne,
L'Esprit en forme de ramier, sur lui

S'arrête, du Père la voix puissante,
Le proclame, fils chéri, bien aimé.

Tel l'entendit le grand adversaire,
Toujours en action par le monde,
En cèt endroit, se trouvant comme exprès;
Par la voix souveraine, anéanti,
Il se traine, approche, parcourt l'homme,
Auquel tel témoignage étoit donné,
Le fixe quelque tems avec effroi,
Puis ranimé par l'envie, par la rage,
Il fuit vers son palais; point de repos,
Dans le milieu des airs, il sommone
Ses pairs, race perverse, efféminée,
Environnée d'horreurs, de ténèbres,
Chétive assemblée! où chacun tremble;
Puis l'air morne & farouche, ainsi parla.

Princes, grands, puissances anciennes de l'air,
Je mentionne d'autant plus volontiers
Cèt élément, notre vieille conquête,
Rappellez vous l'affreux abyme, oh!—
Notre séjour détesté! tous savez
Combien de siècles sans contestation,
Cet Univers fut nôtre à volonté,
Gouvernant les humains en despotes,
Depuis qu' Adam, et sa facile Eve,
Vûs, decûs par moi, perdirent Eden;
Dez-lors, avec effroi, j'ai attendu
L'instant fatal, qui nous doit écraser,

Cette semence dite de la femme :
Parlez, éloignons les coups du Destin,
Eloignons ! ah ! trop court, le plus long tems,
Trop tôt pour nous, les heures rapides
Ont amené cèt affreux orage !—
Certain, cètte Tête menacée,
Cèt affront prémédité, au pouvoir,
'A la liberté, que je vous acquis,
Doit porter coup ; nous ravir peut être,
Ce noble empire, gagné sur l'univers ;
Telle est ma crainte, à n'en douter fondée,
Le sujèt, pour quel je vous assemble ;
Ce fruit de la femme, dont la naissance
Nous donna de si justes allarmes,
Parvenu à la fleur des années,
En graces, vertus, sagesse abondant,
Capable d'amener à perfection,
Le plan le plus complèxe, viens l'ébaucher ;
Devant lui, un saint prophète proclame
Sa venuë, son nom le précurseur,
Tous il invite, et dans l'Eau consacrée,
Prétend effacer les péchés, rendre
Purs les croyans, duëment les préparer
A l'honorer comme leur Roi ;—tous vont,
Et lui même avec eux fut baptizé,
Non de là, pour gouverner plus pur, mais,
Pour recevoir l'attestation des Cieux,
Que tel il est, afin que les nations
Ne doutent ; à sa sortie du fleuve,
Le Baptiste l'honore, des hauts Cieux

Les portes cristallines, laissent voir
La splendeur, & difficile à croire !
Et pour quel usage ne sais, descend
Sur sa tête, la céleste colombe ;
Du souverain là haut, la voix tonne,
Celui ci mon fils, en qui je me plais,
Ecoutez le : sa mère une mortelle,
Mais son Paramont, celui qui obtint
Des destins, la gloire & l'empire,
Que ne fera-t-il point, pour avancer
Son fils premier né ? à nous trop connu,
Quand sur nos légions, de son char partit
Millions de foudres, dont les coups certains,
Répétés, en vils troupeaux devant lui
Chassa nos escadrons, heureux ! de plonger
Dans l'abyme !—nous importe à savoir
Si c'est lui, car à moi homme il paroît
Dans tous ses linéamens, seulement,
Brille sur sa face, quelques rayons
De cette gloire, pleine dans le père ;
Vous le voyez, au plus haut point, notre
Danger, ce qui n' admèt point de débats,
Mais doit être opposé soudainement,
Non par force, mais par fraudes habiles,
Tournures adroites, dispositions
Savamment concertées, filèts captieux ;
Crainte que les nations qui l'attendent,
Ne le reconnoissent pour Roi, pour chef,
Sur la terre, suprême ; moi, quand nul
N'osa, seul, entrepris l'expédition

Près-qu' impossible, de trouver Adam,
Le ruiner; avec succès, j'accomplis
Cet exploit fameux, mais, moins hazardeux,
Le voyage qui m'appèlle, gaiment
Je vais, mon deissein jadis prospère,
Verse en mon sein, le beaume de l'Espoir :—
Ainsi cache l'apostat, le vèr qui
Le ronge, et l'infernale troupe muëtte,
Frappée, surprise, épouvantée,
'A peine respire; le tems trop court,
Pour raisonner à fond sur l'évènement,
Et donner libre vent à leurs craintes,
Leurs peines, ils commèttent unanimement,
Le soin, la conduite de l'attaque en chef,
'A leur grand dictateur, dont les efforts
Dans le principe contre les humains,
Furent si bien dirigés, pour la chute
D'Adam, et la marche de leurs légions
Désolées, des horreurs du tartare,
Pour établir dans l'Olimpe étoilé
Leurs chefs, régens, potentats, gouverneurs,
De plusieurs vastes royaumes, provinces
Délicieuses, abondantes, où règne
Hélas! encor, l'ignorance barbare,
L'oppression, tristes manacles des faux Dieux!—
L'ennemi d'un commun consentement,
Pointe son vol vers les bords du Jourdain,
Tout cousu de fraudes, d'artifices,
Et dirige ses pas vers les lieux, où,
Il compte trouver ce parfait modèle

De l'homme, attesté le fils de Dieu,
Afin de renverser par ses ruses,
Tentations, ce projèt qu'il soupçonne
Formé, contre son règne sur terre,
Sinon durable, au moins vieux établi;
Mais tout au rebours, sans qu'il s'en doute,
Il remplit le deissein pré-ordonné,
Fixe, du très Haut, qui de sa sainte
Montagne, d'où découle la lumière,
Les graces célestes, la pureté,
Vivantes dans les brillans Chérubins,
Souriant, adresse Gabriël leur Prince.

Gabriël, ce jour-ci te fera voir,
Et aux Anges conversans sur terre,
Dans les affairres des humains, comment,
Je vérifie ce grand Message
Où je t'envoyai, vers la Vierge pure
En Galilée, qu'elle aurôit un fils,
Grand en renom, appellé fils de Dieu;
Pour montrer digne de son origine,
Et des prédictions prophétiques,
Cet homme, si divinement conçu,
Je l'expose seul, sa gloire cachée,
'A Satan; qu'il le tente, qu'il éxerce,
La subtilité la plus rafinée,
Ses ruses, sa fourbe, son adresse,
Lui, qui fait bruit de son profond savoir,
Aux complices de son apostasie,
Moins présomptueux, devrôit rappeller,

Qu'il a failli sur mon serviteur Job,
Dont la persévérance surmonta,
Tout ce que sa cruelle malice,
Put inventer de barbare, d'horrible!
Qu'il sache, que je puis former un homme,
De la semence de la femme, bien plus
Capable de demêler ses pièges,
Et à la fin dans ses propres filèts,
L'entortiller, lui!—pour être à jamais
Aux plus vils, un objèt de dérision:
Par un nouveau genre de conquête,
Sûr, mon Christ regagnera ce qu' Adam
Abusé, perdit, mais auparavant,
Il faut que je l'éprouve dans le désert,
C'est là, qu'il jettera les fondemens
De son entreprise, là, vois le marcher;
Par son abjection, et ses souffrances,
Il vaincra les deux ennemis, la mort,
Le péché, sa fòiblesse, conquerra
La force satanique, et l'énorme poids
Des transgressions, d'un Monde corrompu;
Tous Pouvoirs éthérés en ce moment,
Les hommes après, pourront discerner
De quelle vertu consommée, j'ai choisi
Cet homme parfait, par excellence
Mon fils, afin de gagner par ses sueurs,
Rédemption, pour les enfans des hommes!

Ainsi parla l'Incommensurable:
Et tous les thrônes, par les vastes cieux,

Dans un ravissement d'admiration,
Eclatèrent, en célestes mêtres,
Mariés au son de leurs harpes d'or,
Puis, s'inclinant vers le thrône éternel,
En cercles radieux, entonnèrent.

Victoire ! honneur ! triomphe au fils de Dieu,
Cheminant vers la lice, pour lutter,
Non à force d'armes, mais pour vaincre
Par sa sagesse, les ruses d'enfèr,
Le père connòit le fils, sans crainte
Il expose sa vertu filiale,
Aux épreuves, aux assauts les plus rudes,
'A tout ce qui peut terrifier, séduire,
Contreminer, distraire, l'allurer ;
Soyez frustrés, stratagèmes infernaux,
Sans retour, enlacez leur vil auteur !

Tandis que les Cieux résonnent, de chants
Sacrés, le fils de Dieu plein de l'Esprit,
S'éloignòit à pas lents, de la rive,
Qui baigne la contrée de Bethsabée,
Pésant et méditant en lui même,
Comment ? commencer ce grand ouvrage,
De Sauveur des humains, communiquer,
Aux ames avides de lumières,
Les voyes du salut, ainsi donner
Sanction, à sa mission divine ;
Ses pensées profondes, l'engageòient
Pas à pas, loin de tout chemin battu,

L'Esprit toujours conduisant, il entre en
La vaste solitude du désert,
Lieu aride, hérissé de rochers nuds,
Stériles, où à peine à la distance,
Se trouve çà et là, quelqu' ombrage,
Dans ce trite empire du silence,
Il romp ainsi, sa méditation.

'A quelle multitude de pensées,
Suis je en proye ? quand je considère
Ce que je sens, ce qui se passe en moi,
Ces idées ! ces transports ! d'un feu divin,
Peu sortables, à mon état apparent,
Je tressaille !—en ma tendre jeunesse,
Je fuyòis tout amusement frivole,
Touttes les facultez de mon esprit,
Ne tendòient qu'à apprendre, à connòitre,
Ce qui peut mener au bien général,
Pour l'accroître, je sus que j'étòis né,
Né, pour illustrer toutte vérité,
Toutte chose louable, sainte, juste,
C'est pourquoi je lus, j'étudiai la loi,
Loi de mon Dieu, loi douce à mon cœur,
Et mes seules délices ; en peu d'années,
J'y devins si parfait, qu' encore enfant,
Etant au temple à nos solemnitez,
Et là, interrogé par nos docteurs,
Je les charmai par l'ingénuité,
La sagesse, le sel de mes répliques,
Tous en profond silence m'écoutòient,

M'admirôient ; retourné à Nazarèth
Crôissant en age, par fois je pensôis
Par des actes de grandeur, d'héroisme,
'A délivrer Jacob du joug romain,
Et sur les ailes de la victoire,
Parcourant de la terre les contrées,
Poursuivre partout la tirannie,
La mauvaise foi, la duplicité,
Jusqu' à-ce-que la vérité fut libre,
L'innocence en paix, l'équité Reine :
Mais, avant d'employer le feu vengeur,
Je jugeai plus noble, plus céleste,
Plus digne de ma Nature, de chercher
Par des actes de douceur, à gagner
Premièrement, ceux, qui dans le vice,
N'ont pas l'ame invétérée, laissant
'A la persuasion, faire l'ouvrage
De la crainte ; à ceci, je m'arrêtai,
Oui ! les plus grands tourmens me seront doux,
Si je puis enseigner, & ramener
L'ame errante par fraude ; et ma foudre
Je garde, pour écraser l'obstiné !

Ces pensées naissantes, en mots échappés,
De ma Mère en secrèt, frappôient le cœur,
La joye reluisôit sur son front, à part
Me prenant, me dit, grands ô mon fils !
Sont les deisseins que tu formes, nourris les,
Jusqu' à-ce-qu' arrivés à la hauteur,
Où ta vertu et ta rare piété,

Les peut porter, comme un soleil levant,
Ils dissippent ce qui les offusque,
Par des actions nompareilles, exprime
Ton incomparable Auteur, car saches,
Que tu ne fus pas formé d'un mortel,
Sublime ta naissance ! quoiqu' abjecte,
Ton Père est le Roi Eternel, celui,
Qui a fait & gouverne la terre,
Les Cieux, créa les anges, les humains ;
Un céleste messager vint vers moi,
Prédit ta naissance, et de mon effroi,
Avec douceur me rassurant, il dit,
Que la vertu du très Haut, concevroit
En moi quoique Vierge, et que mon fruit, toi,
Seroit grand devant lui, hériteroit
Du thrône de David, et qu' à ton règne,
Il n'y auroit point de fin ; j'admirai,
J'adorai de mon Dieu, l'innéfable
Bonté, j'éclatai en actions de graces,
Et je t'eus d'alors, toujours en mon cœur :
'A ta naissance, un chœur glorieux d'anges,
Apparut dans les champs de Bèthléem
Aux bergers, qui veilloient à leurs troupeaux,
Leur dirent, que le Messie, étoit né
Nouvellement, et qu' ils pouvoient le voir,
Vers toi ils vinrent, dans un lieu ruiné,
Qui servoit d'étable, droit à la crêche
Où tu étois, et là ; ils t'adorèrent ;
Une Etoile, qui parut dans les Cieux,
Inconnuë auparavant, dirigea

Au même endroit, les Sages d'orient,
Pour t'offrir l'encens, l'or et la mirrhe,
Par cette étoile, sachant qu' étòit né
Ce Roi d'Israël, si vieux attendu;
Siméon, et la prophétesse Anne,
Par vision instruits, vinrent au temple
Quand je te présentai, là, parlèrent
De ta grandeur future, à tous présens;
De la sorte m'instruisòit, l'éluë
De mon Pere: sur ce refléchissant,
Je repassòis, regardòis avec Soin,
Tout ce que dit la Loi, les prophêtes,
Concernant le Messie, objèts conçus
En partie, mais insuffisamment
Etudiés, par nos Scribes et Interprêtes;
Je connus bientôt, que j'étòis celui
Dont ils parlòient, j'y entrevis mes maux,
Mes angoisses, les plus cruelles épreuves,
La dérision, les tortures, en un mot
Rejetté de tous, baffoué, mis à mort;
Telle la route, qui me mène au thrône,
Tel le prix donné, pour la rédemption
Des hommes, dont les péchés en masse,
Sur ma tête se doivent transférer;—
Ces images loin de me rebuter,
M'enflamment; mais, j'attends le tems prescrit,
Quand Jean, Jean dont la naissance j'ouïs
Tant de fois (sans le connoître) parut,
Lui, qui devòit préparer au Messie
La voye, prèche la répentance,

Baptize en l'eau, les Enfans d'Israël;
Sa vie austère, morale, sainte,
L'annonce divinement inspiré,
Ainsi que les croyans je vais à lui,
D'abord, (car il lui fut montré des Cieux)
Il me connut, ne veut m'administrer
Ce Baptême qu' aux autres il confère,
Tombe à mes pieds, me proclame Sauveur,
J'eus peine à le resoudre, mais, voilà
Qu' au moment, où il remplit l'office
Sacré, du Saint des saints, l'éternelle
Gloire m'environne; sur ma tête,
Sous la forme d'une tourterelle,
S'arrête l'Esprit, une voix s'entend,
La voix de mon Père, qui des hauts Cieux,
Me déclare son fils chéri, en qui
Toujours il se complait;—en ce moment,
Je connus qu' étoit venu le tems,
De cesser ma vie obscure, d'entrer
En mon ministère publiquement,
Ainsi que je croirois le plus propre,
Pour établir par faits, l'autorité
Des Cieux à moi transmise; maintenant,
Un pouvoir souverain en ce désert
Me conduit, et pour quel but, m'est caché,
Le pénétrer, peut m'être inutile,
Car ce qu'il me faut, Dieu le révèle.

Ainsi parla notre Lumière, puis,
Se tournant, regardant de tous cotés,

Il ne vit qu' un lieu inhabitable,
Un désert affreux, des précipices,
Des rochers entassés, où des humains
Sûr, les pas n'avoient jamais pénétré,
Par où il étoit venu, avoit fait
Peu d'attention, le retour peu aisé,
Mais ses pensées trop dominantes,
Pour s'arrêter long tems à ces objets,
L'avenir, le passé il méditoit,
Comptoit les possibilités, roulloit
En son esprit, le salut d'un Monde ;
En ces grands intérêts, entièrement
Concentré, peu l'affectoit la place,
L'endroit ; quarante jours entiers, ainsi
Il passa, si, dans un sombre vallon,
Sur la cime d'un roc, sous le couvert,
Soit d'un chêne, pin ou cèdre antique,
Sombre caverne, antre, grotte, n'est point
Révélé, de manger n'eut nul désir,
Ne gouta d'aucune nourriture,
Mais les quarante passés, il eut faim,
Point avant ; les animaux farouches,
Cruels, à sa vuë s'apprivoisoient,
Qu'il veillât, qu'il marchât, ou qu'il dormît,
Nul ne l'offensoit, le serpent ailé,
L'insecte vénimeux fuit, l'ours, le lion,
Le tigre sanguinaire, avec respect
Se détournent, mais voilà qu'un homme,
Blanchi sous les années, de roseaux
Couverts, en quête selon apparence,

De quelque bétail égaré, paroît,
Il semble amasser çà et là du bois,
Et de la ramée, en faire un fagot,
Soit, pour se pourvoir contre les frimats,
Ou pour se sécher, quand à son retour
De ses travaux, la pluye l'a pénétré,
D'un œil curieux, toujours il approche,
S'arrête, puis d'un air patelin, dit.

Homme ou prophête, parlez, quel hazard ?
Vous amena à telle distance,
D'endroits habités, si loin, de chemin
Fréquenté, par trouppes ou caravanes ?
Jamais individu ne s'égara
En ces lieux sableux, brulans, désolés,
Sans périr par la faim, ou plus triste,
Sans succomber aux horreurs de la soif,
J'admire, et m'intéresse d'autant plus,
Que me semblez être la personne,
Qu' honora du nom de fils de Dieu,
Jean le prophête, au fleuve du Jourdain,
Je le vis, et l'entendis, car par fois
Nous, qui habitons ce désert, allons
Pressés par le besoin, vers les hameaux,
Ou villages voisins, (et le plus près
Distant de plus d'une journée) mais,
Quoiqu' errans sur ces rocs, savons aussi
Ce que la Renommée publie,
Votre gloire à nous connuë, allons,
Très volontiers, je vous sers de guide.

Pour toutte réponse, le Christ lui dit,
Qui m'amena ici, m'en fera sortir,
Je ne veux, ni ne cherche d'autre guide.

Par miracle donc, reprit le vieillard,
Vous en sortirez, car, je ne vois pas
Quel autre moyen, vous le fils de Dieu,
Savez comment, nous autres infortunez,
Vivons ici de racines amères,
D'herbes sèches, allant pour boire au loin,
Presqu' aussi endurcis que les chameaux ;
Les maux, la misère, sont notre lot,
Le partage des malheureux humains ;
Si pouvez tout, dites que ces pierres
Se changent en pain, vous vous sauverez,
Et nous supplérez nous, misérables,
D'un aliment, que ne goutons jamais.

Crois tu vraiment ? dit le Christ, que le pain
Ait tant de vertu ? n'est-il pas ecrit ?
(Car ton déguisement ne m'en impose)
L'homme ne vit pas seulement de pain,
Mais de tout précepte qui vient de Dieu,
Du Dieu, qui ici avec la manne
Nourrit nos pères ; sans boire et manger,
Quarante jours, fut Moyse en Sina,
Ainsi Elie en ce même désert,
Non moins qu' eux, en paix, j'y viens méditer,
Dis ?. si tu connòis si bien mon pouvoir,

Pourquoi ? chercher à me faire douter,
Sachant qui je suis, comme moi qui tu Es.

A quoi répondit, Satan atterré,
Je suis, il est vrai, cet infortuné,
Cet esprit rébelle, jadis ligué
Avec milliards d'autres, en révolte
Téméraire, j'y perdis mon haut rang,
Et avec eux, du comble du bonheur,
Je tombai dans l'abyme ; cependant
En ces lieux effroyables, non si bien
Confinés, que je ne sus en sortir ;
Faisant succéder la subtilité
A la force, enfin je devins libre,
La terre, les airs, furent ma conquête,
Et même des Cieux des Cieux, ne fus pas
Entièrement exclus, je m'y trouvai,
Ainsi que les Anges de lumière,
Lorsque l'Eternel livra en mes mains,
Job l'Uzite, pour le tenter, l'éxercer,
Et faire briller sa rare vertu,
Et lors qu'à tous présens, il proposa
De dresser des embuches au roi Ahab,
Afin qu'il tomba en Ramoth, moi seul,
Eux s'excusant entrepris cet office,
Je remplis de mensonges, la bouche
De ses prophêtes flatteurs, j'effectuai
Sa perte ainsi qu'il m'étoit ordonné ;
Car ce qui m'est commandé, je le fais,

'A Dieu je suis soumis, quoique j'aye
Perdu de mon ancien lustre, perdu,
Ce titre de bien aimé, qui jadis
Fut mien, si j'en suis dégradé, au moins
Ne suis pas privé, du droit d'honorer,
D'aimer, de contempler, ce qui est beau,
Noble, vertueux, excellent, sans quoi
Je serois vraiment dépourvu de sens ;
Quel mal y-a-t-il en moi ? de chercher
'A vous voir, vous servir, à écouter
La sagesse qui coule de vos lèvres,
Ainsi qu' un ruisseau bienfaisant,
'A admirer vos actions divines,
Ces actions, dignes d'un fils du très Haut ;
Les hommes me croyent leur ennemi,
Pourquoi ? d'eux je n'ai point à me plaindre,
Ne m'ont fait ni tort, ni violence,
Ne leur impute ce que j'ai perdu,
Plutôt par eux je gagnai ce que j'ai,
Devenu leur associé sur terre,
Si je ne suis leur maître ; très souvent,
Je leur prête mon aide, leur donne
Mes avis, par présages, par songes,
Signes, oracles, prodiges, pour d'après
Pouvoir en cas douteux se gouverner ;
L'envie reprochent-ils, m'a forcé
'A faire des compagnons de malheur,
Cela pouvoit être au commencement,
Mais, la triste expérience m'a dit,
Et trop bien enseigné, que compagnons

De maux, n'est pour moi adoucissement,
Tous sont vains, l'homme déchu, justes cieux !
Se verra restauré, et moi jamais !

Tu t'affliges avec raison, composé
De mensonges, répondit le sauveur,
D'un ton sévère, fourbe consommé,
Tel tu finiras, en horreur à tous ;
Fais gloire d'être échappé de prison,
Et de la permission d'entrer les Cieux,
Comme un malheureux captif, tu viens vrai,
Au lieu, où une fois tu fus assis,
Parmi les premiers en splendeur, depuis,
Déposé, fui, évité, abhorré,
Un spectacle de ruine, de mépris,
A toutte l'Armée céleste, là,
N'est plus pour toi, ni joye, ni paix,
Mais la rage, en contemplant un bonheur,
Que tu sais t'être incommunicable,
En ces beaux lieux, souffrant plus qu'aux enfers,
Des Serpens rongeurs qui te torturent ;
Tu te vantes d'être utile au très Haut,
Veux-tu imputer à la soumission ?
Ce que la peur, le plaisir de mal faire,
Te dicte ; quoi ? autre que ta malice,
T'induisis à frappper, affliger Job ?
Mais, fut victorieux par sa patience ;
L'autre service en entier de ton choix,
Tu savoures, la perte du pécheur,
Exquis ! de mentir par quatre cent bouches,

Car le mensonge ta nourriture,
Ton support, tu prétens à vérité,
N'est-ce pas ? parles par les Oracles,
Subtil, corrompant touttes notions,
Enseigne aux Peuples, quoi ? à se perdre :
Qui ? jamais te consultant, en revint
Plus sage, plus instruit, pour éviter
L'abime de maux qui l'environne,
Ou content, trouva le bien qu'il cherche ;
Tous ne tombent-ils-pas dans tes filèts ?
Car justement, Dieu livra les nations
'A tes fourbes, pour leur idolâtrie,
Mais, quand ce Souverain, ce bon Père,
A résolu de divulguer les voyes
De son éternelle Providence,
'A toi inconnuës, dis ? d'où tiens-tu
La vérité ? par qui ? Sinon de lui,
Ou des Anges, ses ministres en terre,
Qui dédaignant d'approcher tes temples,
Te commandent jusqu' au moindre jota
Ce que dois dire à tes adorateurs ;
Tu obéis, ainsi qu' un vil esclave,
Ou un lache parasite, ensuite
T'attribues, l'honneur de l'évènement ;
Mais, tu perdras bientôt cette gloire,
Et le doux plaisir, d'abuser les gentils ;
Dans peu, tous tes oracles cesseront,
Et avec de pompeux sacrifices,
On n'ira plus, enrichir tes autels,
Ou en vain, car te trouveront muèt ;

En ce monde pour guider les humains,
Dieu enfin a donné sa lumière,
Et désormais l'esprit de vérité,
Cet oracle intérieur, enseignera
(Au juste s'entend) toutte vérité,
Qu'il lui importera de connoître.

Ainsi parla le Messie, et l'esprit
Malin, quoiqu' intérieurement en proye,
'A l'envie, au dédain ; dissimulant,
Avec douceur étudiée, reprit.

Acres, sont vos réprimandes, Seigneur,
Et me reprochez avec dureté,
Ce que les circonstances, la misère,
Et non ma volonté, m'ont arraché,
Où ? trouver le malheureux, qui par fois,
Ne dévie pas de la vérité ?
Et pour amoindrir ses maux, ne flatte,
Ne feigne, ne dise et ne dédise ;
Mais, êtes placé au dessus de moi,
Souverain ; avec respect, faut souffrir
Vos rebuts, heureux ! d'échapper ainsi ;
Rudes, sont les sentiers du droit chemin :
Et très difficile à s'y maintenir,
Pour qui réussit, la gloire est grande ;
Rien de plus agréable à l'oreille,
De plus mélodieux à entendre,
Les notes champêtres ont moins de charmes ;
Quelle merveille donc ? si je prens plaisir,

'A venir écouter vos préceptes ;
Combien de gens admirent la vertu ?
Et ne la suivent pas ; permèttez donc,
Puis qu' enfin vous êtes sans auditeurs,
Qu' ici par fois, je vienne converser,
Quoique sans espoir de vous imiter ;—
Votre Père qui est pur, sage et saint,
Souffre bien que l'hipocrite et l'athée,
Du sacré ministère revétus,
Ministrent à ses autels, offrent les vœux,
Les parfums, et le prient quoique souillés,
Balaam réprouvé, parla en son nom,
N'en fut pas moins saintement inspiré,
'A même droit, permettez moi l'accès.

A quoi, d'un front calme dit le Sauveur,
C'est assez : ta venuë n'approuve,
Ni ne deffens, fais ainsi que d'en haut
T'ès permis ; faire plus, tu ne peux.

Il se tût : Satan habile à feindre,
S'inclinant profondement, disparut ;
Et la nuit sur ses ailes de crêpe,
Amenant les ombres, sur l'horizon
Descendit, l'oiseau nocturne arrive,
Et les animaux farouches, au loin
Fuyant, rodent en quête de leur proye.

FIN DU PREMIER CHANT.

LE PARADIS RECONQUIS.

CHANT DEUXIEME.

Argument.

Conversation des disciples de Jean, leur inquiétude, leurs doutes, cherchent partout le Christ, ne le trouvent point ; prière, comment se consolent ; trouble de Marie, profonde contemplation du Christ, retour de Satan en l'Olimpe, discours à son conseil ; Oraison du Démon de l'intérêt, fureur de Satan, surprise et bassesse de l'assemblée, flatterie et conseil de Bélial, profonde hypocrisie de Satan, son discours adroit pour se concilier les Esprits, son départ pour le désert.

Les nouveaux disciples, qui avec Jean,
S'etòient trouvés au Jourdain, avòient vû,
Et ouï Jésus, si solemnellement
Attesté le Messie, fils du très Haut,
Et sur cette autorité avòient cru ;
Simon & André, du depuis fameux,
Ainsi que d'autres, dont les noms, ne sont
Mentionnés, ayant perdu vuë de lui,
De lui leur espoir, leur joye, trouvé
Si inopinément, sitôt parti,
Parti, sans savoir où étòit allé,
Après plusieurs jours, n'en entendant rien,

Commencèrent à douter; peut être,
Car leurs doutes de plus en plus, allòient
Augmentant, peut être se disòient ils,
Ne nous a seulement qu' été montré,
Pour delà, retourner au sein de Dieu,
Ou détenu, ainsi que Moyse
Sur le mont, pèze quelque grand deissein,
Ou montant un char de feu, est allé
Pour revenir puissant, et glorieux,
Commander à Israël; c'est pourquoi
Ainsi que les jeunes prophêtes, qui
Avec soin, cherchèrent Elie, aux Cieux
Ravi, parcourons tous les lieux voisins
De Bethzabée, Ænon, vieux Salem,
Jéricho, la vallée des palmiers,
Cherchons chaque ville, hameau, bourg, cité,
Tout au tour le lac de Génézarèth,
Ou vers Pérée; mais cherchèrent en vain:
Rassemblés non loin des bords du Jourdain,
Près d'un ruisseau qui Serpentant, roulloit
Ses eaux à travers les rians vallons,
Voisins de huttes, où séchòient leurs filèts,
Car étòient pauvres pécheurs, rien de plus,
L'air abbattu, tristes, ainsi parlèrent,
Hélas! de quelles douces, hautes espérances,
Tout à coup conçuës, sommes nous tombés?
L'avons vû le Messie, l'avons vû—
Ce désiré de nos péres, attendu
Tant de siècles! nous l'avons contemplé,
Avons ouï ses discours, et admiré

Leur grace, et leur sagesse, enfin disions,
Sûr, notre délivrance est venuë,
L'empire à Israël sera rendu,
Sa gloire restaurée, le ciel témoin !
Réjouissons nous, réjouissons nous !
Mais, notre joye soudain, en embarras,
En perplexité, se voit changée,
Car où est-il allé ? quel accident
Nous l'a arraché, disparoitra-t-il ?
Après s'être montré, attendra-t-il ?
'A un autre moment ? Dieu d'Abraham,
Dieu de nos Pères, ayes pitié de nos maux,
Envoyes ton Christ, les tems sont accomplis,
Vois ces tirans, ces rois de la terre,
Tour à tour opprimant ton peuple élu,
'A quelle hauteur leur injuste pouvoir !
Vois, ces sangliers, ces loups ravissans,
Ainsi que des troupeaux sans protecteurs,
Le butin, la proye du premier venu,
Ils tombent sur nous, et nous dispersent,
N'ont nullement la crainte de tes loix,
Parôis ! venge la gloire de ton nom,
Nom sacré, notre dernier refuge,
Délivre enfin ton peuple de leur joug !
Mais, consolons nous, nous a en pitié,
A tenu sa promesse, le pasteur,
Venu, à tous publiquement montré,
Jean l'a reconnu, le Ciel l'attesta,
Nous tous présens ; dissipons nos craintes,
En sa providence reposons nous,

Espérons, vers nous bientôt reviendra,
N'insultera à notre misère
Ne l'otera après l'avoir donné,
Dieu est bon, nous rendra notre joye,
De ses enfans, couronnera les vœux !

Ainsi se consolòient les Baptizés,
En leurs plaintes, rallumant leur espoir,
Mais Marie, cette Mère tendre,
Quand elle vit tous les siens retournés,
Nulle nouvelle de son fils, au Jourdain
Disparu, en son sein quoique calme,
Son esprit angélique se troubla,
Et ce cœur aimant, serré, oppressé
Par la sollicitude, en long soupirs,
Exhala ainsi ses tristes pensées.

De quoi me sert ? cet honneur nonpareil,
D'avoir conçu de Dieu ? ou ce salut,
De bénie entre touttes les femmes ?
Tandis que les peines, les angoisses,
M'environnent, m'assiègent ! en proye
Plus qu'aucune de mon sèxe aux tourmens,
A l'anxiété ! au fort de l'hyvèr,
Livrée aux douleurs de l'enfantement,
A peine un abri, pour me garantir
Des injures de l'air, une étable
Mon refuge, une crêche pour mon fils ;
Fòible, non entièrement recouverte,
Forcée de fuir, rester en Egypte,

Jusqu' à-ce-que le roi sanguinaire,
Qui cherchant cette vie précieuse,
Remplit Bethléem, de sang innocent,
Fut mort ; enfin revenus en Judée,
Habitames Nazarèth, là, vécut
Obscur, privé, calme, contemplatif,
En tout peu suspect, à gens en pouvoir ;
Mais à présent crû à maturité,
Il est reconnu à ce que j'entends,
Par les Cieux, par Jean & par Israël,
Tel l'on dit, son père s'est déclaré,
Tous sont en admiration, attendent
Quelque grand changement, glorieux ? non :
Mais poignant, si j'en crois vieux Siméon,
Qui prophétisant, cèt enfant dit-il,
Est venu pour la gloire, et la chute,
De plusieurs en Israël, un signe,
Contre lequel sera beaucoup parlé,
Un feu pénétrant qui scrutinera
Les plus secrètes pensées ; et ce cœur,
Oui ! ce cœur qui l'adore, se verra
Transpercé ; tel mon lot, mon partage,
Exaltée, pour souffrir affliction ;
Affligée je dois être, et bénie :—
Etrange ! je ne veux ni contester,
Ni murmurer ; mais, qu' est-il dévenu ?
Où reste-t-il ? et pourquoi ces délais,
Sûr, quelque cause extraordinaire
Le retient, lors qu'il eut atteint douze ans,
Je le perdis, mais après, je trouvai

Qu'il ne peut se perdre ; en action toujours,
Pour la gloire de son père, il parle;
Vas, viens, étudie, ainsi j'ai compris,
Tous ses mouvemens me sont instruction,
Et c'est pour quelque raison majeure,
Qu'il me fait secrèt, de son absence,
Mais, à la patience depuis longtems
Suis habituée, mon sein, un depôt
De Mystères, qui lorsque révélés,
Seront l'étonnement ! de l'univers :

En secrèt, Marie ainsi lamentòit,
Et rappellòit ce qui s'étòit passé,
Depuis la salutation de l'ange,
Puis humble et soumise, se composant,
Sa félicité, attendòit en paix.
Cependant son fils, errant au désert,
Seul, et après le départ de Satan,
Plus qu' avant, en lui même enfoncé,
Avòit résumé sa contemplation,
Le poids, la grandeur de l'entreprise,
Fesòit de son Esprit divin, agir
Tous les ressorts, leur force indomptable,
Quoique peu sensible, quand comprimés,
Bien plus formidable que la foudre,
Devòit au loin, jetter l'adversaire.

Lui, qui n'avòit quitté le champ, qu'afin
De revenir plus frais à la charge,
En hâte, vers la moyenne région

De l'air remonté, y rejoint ses pairs,
Assemblés en conseil ; à sa vuë,
Tous sont silens, son port majestueux,
Non moins terrible, qu'à nous fut dépeint
Jupiter, ce tiran de l'Olimpe ;
Ainsi, paroît Satan au milieu d'eux,
Saluë, et sur son trône se jettant,
D'un ton de fureur, sans préambule,
Ni vanterie, entra en matière.

Princes, anciens fils du ciel, thrônes éthérés,
Qui de nos tirans secouant le joug,
Surent se soumettre les élémens,
D'esprits infernaux, devenus Déités,
Protecteurs, oracles & souverains,
De l'air, de l'eau et du globe ici bas,
En paix, puissions nous nous y maintenir ;
Un ennemi s'est élevé, et tel,
Qu'obscur il ne menace pas moins,
Que notre entière expulsion au tartare ;
Commissionné par voix unanime,
De tous présens, en conseil assemblés,
Je suis parti, l'ai cherché, vû, veillé,
Mais, bien autre embarras, ruses & souci,
A l'entamer, qu'autrefois jeune Adam,
Quoiqu'Adam par sa moitié, non par moi
Fut séduit, néanmoins fort inférieur
En tout, à ce dernier homme, homme
A n'en douter du coté maternel,
Doué fort audessus de tous mortels,

De vertus, perfections absoluës,
Graces divines, fermeté d'esprit,
Presqu' inébrantable, capacité
'A planer, éxécuter, c'est pourquoi
Je suis retourné, crainte que vous fians
Sur mes succès avec Eve en Eden,
Ne reposiez avec tranquilité,
Sur mes talens, ma force et mon Savoir;
'A m'exposer, toujours me trouverez,
Pour le bien commun; vous, tenez vous prêts,
'A m'assister et de tête et de main,
Crainte que moi, qui me crus sans égal,
Ne trouve un maître, en un vêr de terre.

Ici se tût; de la Cour l'orateur,
Démon de l'intérêt, l'égoisme,
Se levant, salua l'assemblée,
Puis debout, et vers Satan incliné,
Au nom de tous, en ces mots s'exprima.

Le zèle, que chacun de nous grand prince,
Eut de tous tems, pour votre Majesté,
La cause commune qui nous unit,
Tout ce qui lie des êtres intelligens,
Immortels et infortunés, garant
Sire, de notre entier dévouëment,
Pour répondre à votre confiance,
Et tranquiliser votre esprit, chargé
Des pénibles soins du gouvernement,
Vous mettrons devant les yeux, un tableau

Calme, et réfléchi, de l'état actuel
De nos affairres, état, peut être, non
Si désespéré, qu'il vous le paroit ;
Savez Sire, avec quel soin, du moment
Que nous nous établimes en ces lieux,
Nous obscurcimes toutte lumière,
Emanée des Cieux, pour instruction
Là bas ; au point de forcer l'Eternel,
Jaloux, implacable en ses vengeances,
'A en exterminer les habitans,
Entièrement devenus nos sujèts ;
Aussi heureux avec les échappés,
Nous r'installèrent de nouveau, d'eux tous,
Un seul fut appellé, sa race vrai,
N'avons pu détruire, mais tellement
Est corrompuë, par infinité
De relaps, que la comptons pour nôtre,
'A quelques êtres isolés près ;
Partout ailleurs, l'aspect le plus brillant,
Le Monde à vos pieds, sous vos auspices,
Sorti d'un cahos d'idées obscures,
Un heureux systême lie les nations,
Enchaine les esprits ; les sciences,
Les arts, la politique, la valeur,
De vos adorateurs sont l'heureux lot,
Et ce vil peuple qui vous ombrage,
Cent fois captif, ne peut plus échapper ;
Voyez l'aigle romaine, en ses talons
Le serrer ; d'autres nations glorieuses,
Non moins soumises, encensent vos autels,

Entre vos mains, les barbares mêmes,
Une ressource ; le fils de Marie,
Simple mortel, au sein de vos grandeurs,
Seul vous inquiète, si les Destins
Sire, eussent résolu de repousser
L'artifice par la force, jadis
L'eussent fait ; un composé d'os, de chair,
Ne pourra nullement vous résister,
Frêles ! les hommes les mieux éclairés,
Combien de fois rendu inutile
Leur sagesse, même aidée d'en haut !
Mais celui-ci direz, mieux partagé,
Si dans le fond le croyez dangereux,
Pouvez tempérer, composer ; puissant,
Si savez faire des sacrifices,
En obtiendrez de grands avantages,
Ou, si voulez vous en défaire, il est
Sire, des moyens !—les plus pénétrans,
Les plus subtils d'entre nous, l'ont aussi
Veillé de près ; n'a l'air d'un conquérant,
Est plus propre à prêcher qu'à combattre,
Prêcher qui ? gens, qui par nous méconduits,
L'auront en horreur ; si par naturel
Enchainement, ne le pûmes détruire,
Le pourrons par leur canal, sur abri !
Celui du peuple Elu, peuple choisi,
Tant de fois conservé, oui ! s'il le faut
Frénétiques, demanderont sa mort ;
Tandis que vos gouverneurs puissant Roi,
Le jugeront innocent ; sur les juifs

Adroitement ainsi, nous tournerons
La céleste colère, et si croyez
Propre sans délai, extermineront
Ces instrumens passifs, englobant
Le nouveau peuple ; solide à jamais,
Redeviendra votre gouvernement ;
Mais si à l'imprévû, cette lueur
Naissante, menace de faire un feu,
Pourrons replonger en l'ignorance
L'Univers, et livrant le Colosse
Qu' élevames, en proye aux barbares,
Rembrouiller les idées plus que jamais,
Divisant, compliquant les intérêts ;
Puis, appellerons à notre secours,
La superstition, l'hipocrisie,
La tirannie, le fanatisme,
Le faux zèle, scholastique obscure,
L'incrédulité, le Cynisme, Oui !
Les filles de l'enfèr, au ris moqueur ;
Ainsi armés, dégradant les ames,
Effaroucherons tous les esprits,
Préviendrons la Liberté, la Vérité,
La Religion, cette fille du Ciel,
De lever la tête, secouer le joug :—
Mais en vos mains, un ennemi, sire,
D'autant plus terrible, qu'il ne paroît,
C'est lui, qui portera le coup fatal,
Si n'y prenez garde ; l'Amour, Seigneur,
Enfant quoiqu' égaré, chéri des cieux,
Roi, de tous tems, destiné aux humains,

Que trouvâmes à notre arrivée ici,
Jeune inconséquent, en secrèt charmé,
De déployer son pouvoir, aisément
'A rester, se laissa persuader,
Nos profondes soumissions, lui plûrent,
Sa vanité, le fit notre captif;
'A ses amusemens ordinaires,
Tout à fait employé, ne pense à nous,
Avec soin, l'avons tenu éloigné,
Tout ceci pour lui, un profond secrèt,
Car si éclairé, il vient à savoir
Qu'on le joüe, et qu'il est notre esclave,
Il est très à craindre que répentant,
Vers son Père il ne retourne, et furieux
Revenant, plus d'abri!—le ciel, l'enfèr,
Feu, flammes, les serpens, les furies,
Les élémens boulversés, en poudre!
Rien, ne pourra du trop fatal arrêt,
Sire! soustraire votre Majesté:
Tel ce que notre reconnòissance,
Et devoir nous oblige à revéler,
Tel le résultat, de ce long Conseil.

Satan, roulant les yeux—qu'on arrête,
Qu'on entraine dit-il, chargé de fèrs,
Dans les plus noirs, les plus profonds abîmes,
Ce double délateur, cèt insolent,
Qui faux, traitre et vain, prétend m'instruire,
Et à ma face insultant mon pouvoir,
Veut m'apprendre à craindre; vers les marais

Empestés, attends, que je te joigne!—
Toute l'assemblée frémit, soudain,
Entre les Euménides, les furies,
Noirs exécuteurs de ses vengeances,
En hurlant, l'entourent, disparòissent.

Fins courtisans, bientôt se remèttent,
Et par une clameur générale,
Le proclament tous justement puni,
Tous, montrent soumission sans reserve,
Et promèttent les plus puissans secours ;
Bélial, le plus dissolu des esprits
Qui tombèrent, père des satyres,
De la lasciveté, dit ricanant
D'un ton dévergondé, et goguenard,
Votre chancelier, sire, tout farci
De lutins, qui diable a compris un mot ?
A ses savans discours, et très certain,
Puis vous assurer, que quarantainer
Ainsi, ne voudròis pour tout au monde ;
J'y ai vrai, souffert plus qu'il ne pourra
En toute une Eternité ; point de ris,
Point de tendrons, ni vin, ni débauche,
Ne suis pas étonné, si la vertu
Revient sur terre, et vite du Nectar,
Et vais préparer mes batteries ;
Parmi ces figures enchanteresses,
Attractives, embrasant les plus mâles,
Enervant, dissolvant en voluptés,
Enchainant par nœuds de roses, non moins

Qu'aimant maîtrisant l'infléxible acier ;
Un nud divin, pour ce nouveau David,
Parbleu ! comme je fis dégringoler
Toute la famille, sans oublier
Roi Salomon, avec sa sagesse,
Si gentiment, le menant par le nez,
Sacrifier à vos sublimes autels,
Oh ! les femmes, parlez moi des femmes !

Satan, d'un air hipocrite reprit,
Rassurez vous Seigneurs, ne suis tiran,
Le juste, principe de mes actions,
Non les artifices d'un vil flatteur,
Qui, sous-auguste nom d'Assemblée,
Déploye son perfide naturel ;
Toi Bélial, en balance inégale,
Juge de tous autres par toi même,
Enervé, voluptueux, libertin,
Ne rèves que folies, désordres,
Toujours errant en nouvelles amours,
N'est frappé que d'un contour féminin,
Enchanté, ravi, que de leur forme,
Leurs graces, douceurs, affètteries,
Filèts adroits, langue de sirène,
Et s'imagine que tout génie,
Se laisse amuser avec tels joüets ;
Chez les premiers hommes avec tes pareils,
(Race indigne d'être née dans les Cieux !)
Tu jettas sur les filles des mortels,
Des yeux de convoitise, qui croirôit !

Se dégrader au point de s'y allier,
Enfanter une race maudite!—
Ne sait on pas ? qu' insinuant, te glisses
Dans les Cours, parmi les grands, le peuple,
De tous cotés sans relache à l'affût,
Pour dévoyer quelqu' inconséquente,
Plus souple et changeant qu'un caméléon,
Sous forme de courtisan, ou rustre,
Dans les palais dorés, les campagnes,
Les villes, les assemblées, les bois,
Les vallées, les prairies émaillées,
Les bords d'un ruisseau, le jour, l'ombre,
Cabinèt, recès, grange, tout est bon ;
Puis, dégouté les laisse, ou si Epris,
En fauteurs de fables, de mensonges,
L'immortalise ; ainsi Daphné, Syrinx,
Danaé, Europe, Jo, Ariadne,
Léda, Amymone, ne finirions
'A les nommer toutes, et jaloux d'encens,
Sans en avoir l'air, te fais adorer,
Sous les noms de Jupiter, Neptune,
Osiris, Bel, en ta gaillardise,
Me peuplant l'Olimpe, de demi dieux,
Dieux de contrebande ! mais, c'est assez,
Ces sottises, n'amusent pas toujours ;
Parmi les enfans des hommes, s'est vû
Législateurs, conquérans, sages, héros,
Et autres, ne faisant cas de beautés,
Gens, de génie relevé, solide,
Se moquant de ces appas, ces leurres,

Epris d'objèts plus nobles, plus dignes;
Plein d'ardeur, de noble feu, rappelle
Ce jeune grec, visant à l'empire,
Tout occupé de vastes deisseins,
Indifférent aux attraits des belles,
Amusé, non gouverné, toujours prêt,
'A sacrifier l'amour à la gloire;
Cet autre modèle des grands hommes,
Scipion, le plus vertueux des romains,
Commandant à la fougue des passions,
'A un age, où n'est crime de fòiblir,
Evite la vuë de sa captive,
La restaure intacte à son époux;
S'il fallòit, t'en nommeròit cent et cent,
Les valuant juste, leur mérite,
Savoir, cause seconde, rien de plus;
Pour Salomon, au sommèt des grandeurs,
De la gloire, en affluence vivant,
Borné dans ses vuës, n'ambitionnòit
Heureux, sage, puissant et révéré,
Qu'a maintenir ses grands états en paix;
Pour qui souverain, se voit reconnu,
Cette amorce alors, est pratiquable;
Mais, plus que Salomon, sage, prudent,
Celui que nous attaquons, ne pense
Réfléchi, entièrement concentré,
Qu'à achever les plus glorieux deisseins;
Où, trouver une femme, merveille,
Même étonnement, de ce bas monde,
Sur laquelle son loisir lui permit,

De jetter un œil de convoitise ;
Accordant même qu'il en soit telle,
Reine adorée, sur thrône de beauté,
Commandant aux amours, et aux graces,
Descendant radieuse, pour l'enflammer,
Ainsi que Cithérée en la fable,
Belle, fraichement sortie des eaux,
Sans autres armes que sa ceinture,
De l'Olimpe, attira le Roi des Dieux ;
Vaine elle ! comment ? pourroit soutenir
Un regard, de ce front majestueux,
Un coup d' œil, des hauteurs de la vertu,
Dérouteroit son orgueil féminin,
Et au loin, voyant fuir tous les amours,
Soumise, humble, tomberoit à ses pieds ;—
Car la beauté, ne fait la conquête,
Que d'esprits futiles, degenérés,
N'ayant rien de solide en eux mêmes,
Fous, sots, qui font gloire de leurs chaines ;
Le fort, voit les femmes ce qu' elles sont,
Si cessez d'admirer, n'ont nul pouvoir,
Et tous ces brillans riens, pauvres fruits,
D'une imagination éxaltée,
'A chaque mépris, perdant du terrein,
Ainsi qu'un songe léger, s'évanouissent ;
C'est pourquoi, par des objets plus nobles,
Il nous faut assaillir sa constance,
Tels, que le mérite, honneurs, la gloire,
L'estime populaire, de tous tems,
Courtisés, des plus brillans génies,

Ecueils, où plus d'un grand homme a brisé ;
Ou bien, officieux, présentons lui
Ce qu' abandonné, peut avoir besoin,
Commencons par là, à nous installer,
Quand en détresse, aider la nature,
N'y a point de mal ; au désert je sais,
Qu'il est présentement, et en un lieu,
Où ne se trouve de nourriture,
A faim, doit périr si n'est secouru,
Sera beau, de nous montrer sensibles,
Et quant au reste, abandonnez le moi ;
Ne négligerai aucun avantage,
Et sans nul relache, l'assaillirai.

Il cessa, et de tous fut applaudi,
Fourbe adroit, fin, tour à tour employant
L'espoir, la crainte, absolu, gouvernòit
Ces esprits, entièrement avilis,
Nul n'osòit broncher ; de nouveau r'élu,
Il détache une bande choisie,
Ainsi que lui versés en malice,
Pour se tenir prèts au moindre signal,
A obéir, à ses commandemens ;
Avec la rapidité de l'éclair,
Pouvòit rendre romantiques, charmans,
Enchantés, les lieux les plus sauvages,
Et chacun d'eux, parfaitement instruit,
Il demèt les autres, & vole au désert.

FIN DU SECOND CHANT.

LE PARADIS RECONQUIS.

CHANT TROISIEME.

Argument.

Peinture de la nuit, soliloque du Christ, cherche du repos, s'endort, son rève, son réveil, cherche la demeure de quelque pauvre montagnard, découvre un Bois délicieux, s'y achemine, peinture de ce lieu enchanté, apparition de Satan, son étonnement de l'abandon où est le Christ, réponse, Satan insiste, présente un repas superbe, délicat, accompagné d'une fête des plus brillantes ; refus du Christ, disparution des Génies ; mécontentement et finesse de Satan, offre les richesses, rejettées du Christ et pourquoi, confusion et admiration simulée de Satan, cherche à l'enflammer par les attraits de la gloire, réponse du Christ, disquisition de la gloire, en quoi la véritable consiste.

La Nuit brunissant ses ombres, cachoit
Les Brillans, de sa robe azurée,
Les Heures en robes violettes dansant,
Alloient autour du char de leur Reine,
L'accompagnant vers l'occident ; soudain,
Un nuage épais, déroba le tout,
Aux regards mortels ; le Sauveur veillant,
Errant d'ombrages en ombrages, n'avoit

Pris de repos, pressé de tems en tems,
Par l'aiguillon de la faim, seul parla.

Etonnant! où ceci finira-t-il?
Voilà dejà quarante jours passés,
Que sans me sentir affòibli, j'erre
De rochers en rochers, nourriture
Aucune n'ai gouté, peu d'appétit,
Ce jeûne, ne l'impute à ma force,
'A ma vertu; ce qu' ici j'ai souffert,
Sans nul doute auròit détruit tout autre,
Mais, si Dieu soutient mon éxistence,
Sans la réparer, quoique souffrante,
La louange à Lui, non à moi; pourtant,
Je me sens faim, ce qui fait connòitre
Que la nature a besoin, et certain,
Sans manger, l'esprit la peut soutenir,
Quoique la faim reste, ainsi l'ai senti,
Senti, sans que mon corps dépérisse;
Puisque cet aiguillon est sans pouvoir,
Qu'à mes vrais besoins, je sais qu' est pourvu,
Souffrons, et n'y pensons; entièrement
Occupons & nourissons nous l'ame,
De ces divins objèts, qui m'enseignent
'A faire, la volonté de mon Dieu.

La lune, aux trois quarts de sa carrière,
Qu' en silence, le fils encor marchòit,
Se sentant las, s'assit sous le couvert
D'arbustes, qni dans un vallon, formòient

De leurs branches croisées, une voute,
Là, s'endormit, et ainsi qu' est commun,
Aux personnes pressées par la faim,
Réva de mèts, et de doux breuvages,
Bienfaisans réparateurs de nos corps ;
Il croyòit être assis, près du torrent
Chérith, et voir les corbeaux apportans
Soir et matin, du pain à Elie,
Et contre nature des animaux
Voraces, à n'y toucher enseignés ;
Il vit aussi ce prophéte au désert
Fuyant, et là, sous un genévrier,
Après s'être reposé, s'éveillant,
Comment trouva des mèts sur les brasiers,
Fut prié par l'ange de se lever,
Et de manger, et puis seconde fois
Rafraichi, lui suffit quarante jours ;
Tantôt avec Elie il prenòit part,
'A ce que songeòit, ou soudain entrant
Ainsi que Samson en une forêt,
En un lion, trouvòit un rayon de miel ;
Ainsi passa la nuit ; l'héraut du jour,
L'alouëtte, quittant son humble nid,
Au lever de l'Aurore, empressée
'A lui montrer sa joye, par ses chants,
Pour la saluer, s'envole dans les airs ;
De son lit de mousse ainsi le Sauveur
Se leva, vit tout n'étòit que songe,
Affamé s'endormit, tel s'éveilla,
Dirigea ses pas vers le haut d'un mont,

Pour commander la vuë tout au tour,
Afin de découvrir si possible,
Ne verrôit quelque cabane ou hutte,
Servant, à de pauvres chevriers; mais
D'aucunes, ne vit la moindre trace,
Seulement vers le nord, vit un beau bosquèt,
Charmante retraite, où milliers d'oiseaux,
De leur doux ramage, remplissôient l'air;
Là, dirigea ses pas, déterminé
De passer le jour, afin d'éviter
La suffocante chaleur du soleil;
Bientôt, il entre en des ombrages frais,
Formés d'odoriférans arbustes,
'A des allées d'arbres antiques,
Menant par mille détours; le gazon
Tendre, semé de mille et mille fleurs,
Ici la mousse, là un sable fin;
Une cascade tombante du roc,
En mille petits ruisseaux divisés,
S'éloignans avec un doux murmure
Se réunissôient en un grand bassin,
D'où la vuë des bois, des rochers,
Formôit un paysage ravissant;—
Le tout, semblôit fait par la nature,
(L'art fièr de ses règles, son disciple;)
'A un génie épris des Muses,
Ce beau lieu, eut paru le rendez vous,
De Diane, et des nimphes champêtres,
Ou du blond Appollon, seul, à l'écart,
Se dérobant à l'encens du Parnasse,

Pour en paix, méditer ses chants divins ;
Le Sauveur considéroit l'ensemble,
Quand soudainement, un homme parut,
Non rustre, comme peu auparavant,
Mais élégamment vétu, poliment,
Ainsi qu'un seigneur formé dans les cours,
D'un air engageant, quoique malin, dit.

De gracieuse permission, tout à vous,
Je retourne, étonné de plus en plus,
Que le fils de Dieu, en ce lieu affreux,
Sauvage, seul, demeure si longtems
Privé de tout secours ; car n'ignore
Qu'êtes pressé par le besoin ; on dit,
S'il faut s'en raporter à l'histoire,
Que plus d'un personage, ici s'en vint,
La fugitive Agar, avec son fils,
Naboth chassé, tristes, manquans de tout,
Trouvèrent secours en un bon Ange ;
En ce même lieu si longtems errans,
Tout Israël eut péri par la faim,
Si la manne ne fut tombée du Ciel,
Et ce prophête natif de Thèbes,
Ici se réfugiant, n'eut échappé,
Sans un secours puissant, surnaturel ;
Totalement depuis quarante jours,
Ces êtres bienfaisans, vous oublient,
Quarante fois délaissé, déserté,
De vos bons serviteurs, vrai, c'est pitié.

Que concluez vous de la ? dit Jésus,
Ils avòient tous besoin, et moi de tout,
Sans périr, je puis, et sais me passer.

Comment donc avoir faim ? reprit Satan,
Si l'on vous présentòit de quoi manger,
Refuseriez vous ? selon dit Jésus,
Que me plairòit qui m'en fait don ; pourquoi ?
Dit le subtil Serpent, cètte distinction ?
N'avez vous pas droit, à toutes choses
Créée ? et toute créature
Quelconque, ne vous doit-elle pas ? respect,
Et obéissance, et vous prévenir,
Et non attendre, que vous commandiez,
Pour vous servir, de tout leur pouvoir ?
Je ne viens vous offrir, rien d'immonde,
Ou de servi devant les idoles,
Choses si défenduës par la loi,
Que jeune Daniel, pouvòit refuser,
Je ne viens point non plus en ènnemi,
Et même, qui feròit ce scrupule,
Assailli par la faim ; considérez,
Voyez, la Nature rougissante,
Pour exprimer sa sensibilité,
Vous offrir tout ce que les Elémens,
Peuvent produire de fin, de choisi,
De délicat, afin de bien traiter,
Régaler son Maître, ainsi qu'elle doit,
Avec honneur ; approchez vous, mangez.

Parlòit sérieusement, ces mots finis,
Le Sauveur levant les yeux, tout à coup,
Vit sous un pavillon de verdure,
Dont le couvert rembruni, plus d'éclat
Donnòit, à l'étonnante variété,
De fleurs, et de fruits amoureusement,
Du tronc à la voute, se disputant
De doux parfum, de beautés, de fraicheur,
De coloris; sous ce galant berceau,
Une table richement couverte,
Royalement servie, où sur des plats
D'un travail exquis, se voyòit les mèts
Les plus succulens, gibier, volailles,
Bardés, bouillies, rotis, venaison,
Coulis transparens, et sauces ambrées,
Patisseries en tourèttes, gateaux,
Les poissons les plus rares, de source,
Rivières, étangs, à nageoires, écailles,
Pour quels à contribution avòient mis,
La côte d'Afrique, la mèr de Pont,
Et la baye de Lucrin; que différent!
De ces somptuositez, cette pomme
Qui empoisonna la crédule Eve!—
Près d'un buffèt reluisant, superbe,
Couvert de vazes d'or et de cristaux,
Où le scio et le falerne brillòit,
Se tenòient en ordre et en silence,
Deux rangs de génies, aux ailes pourpre,
Et or, plus frappans en beauté qu' Hylas,

Ou Ganyméde, et un peu plus distant,
Sous des bouquèts d'arbres, en un endroit,
Dansòient des nimphes aux regards timides,
En un autre, Zéphire & Pommone,
Et les suivantes de Flore, formòient
Des guirlandes, et préparòient les fruits;
Tels n'en vit la fameuse Hespéride,
Ni la belle corne d'Amalthée;
En chœurs formés, plus près, les plus joliés,
Et de telles, la fable et les anciens,
N'en feignirent, ni même en les romans,
Arthur, chevalier de Logres, et des Lions,
Lancelot, Roland & Pellénore,
Ne virent fugitives en palefroi,
Ou princesses à elles comparables;
Avec douceur, voluptueux maintien,
S'accompagnant de leur luth, ces belles
Charmòient et les cœurs, et les oreilles;
Leur voix harmonieuse, ravissante
Par la mélodie, la variété,
Le goût, la rapidité, le brillant
De leur éxécution, interrompu
Par l'éclat des trompèttes et timballes,
Par majestueuses simphonies,
Et la solemnité des grands Chœurs;
Les Zéphirs folâtrans, rafraichissòient
La fête, ou sur des réchauds d'or, jettòient
Les plus doux parfums de l'Arabie,
Tous les sens à la fois flattés récréés,
L'ame assaillie d'une douce Ivresse.

Telle la splendeur ; et l'esprit rusé,
Avec sa politesse importune,
Priant, renouvella l'invitation.

Eh ! pourquoi le fils de Dieu doute-t-il ?
Je ne présente ici fruits défendus,
Et toucher, goûter ces viandes pures,
N'est anathématisé par la loi,
Aucune science pernicieuse
N'y est cachée, ne sont fruits de mort,
Mais, préserve la vie, en détruise
L'ennemi, la faim ; agréablement
Flattant le goût, l'odorat, et ceux-ci
De tous côtés, gentiment employés,
Sont esprits de l'air, des bois & des eaux,
Vos affectionnez serviteurs, venans
Ainsi que doivent, vous rendre hommage,
Et reconnoître leur maître & seigneur,
Fils de Dieu, choisissez, prenez, mangez.

Cet appareil dit Jésus, pour quel but ?
N'ignorant qu'à toutes choses j'ai droit,
Te peux-tu dissimuler les raisons,
Qui font que je m'en passe ? ce qu'est mien,
Le recevrai je en don ? ce qui me plait,
Ce qui me convient, le puis commander
Sans aucun doute, beaucoup mieux que toi,
Ordonner aux Anges de lumière,
De ministrer en tout ce qu'il me faut ;
Ne vois nécessité, pour tant d'apprêts,

Ce faste, montre d'ostentation,
Cet étalage, fort inutile,
Pourquoi si soigneux ? si diligent,
Sachant ne point devoir être accepté ?
Et que t'importe ? si j'ai faim ou soif,
Je méprise tes délicatesses,
En tes présens, ne vois qu' artifices.

A quoi Satan mécontent, répondit,
Que j'ai aussi le pouvoir de donner ;
Et brillamment, vous n'en pouvez douter,
Et si volontiers je vous apporte
Ce que j'ai, et dont je puis disposer,
'A propos, gratuitement vous l'offrant,
Quand daignissez souffrir, avoir besoin,
Pourquoi le refusez vous ? mais je vois,
Que tout ce que je puis dire, offrir, faire,
Vous est suspect ; d'autres en disposeront,
D'autres, dont les peines & soins assidus,
L'auront mérité ; ce disant, tables,
Provisions, Génies disparurent,
Après eux laissant odeur fétide,
Non moins que les Harpies en Sicile,
Quand furieuses de se voir atteintes,
Maudirent le pieux fils d'Anchise ;
Le tentateur importun seul resta,
Et ses fourberies, ainsi poursuivit.

La faim, qui domte les créatures,
N'a prise sur vous, ne vous offense,

Et votre tempérance invincible,
La surmonte, plus, rien ne l'allure,
En tout ne méditez rien que de grand,
Votre esprit, votre cœur, votre ame,
Entièrement employés; mais, comment ?
Avec quoi, prétendez vous réussir ?
De nobles actions, demandent de grands
Moyens, êtes sans patron, inconnu,
De naissance vile ; un charpentier,
Votre Père connu, & vous même,
Elevé pauvrement, chétivement,
Et presque toujours dans la misère,
Perdu en un désert, mourant de faim,
D'où, pouvez vous dériver votre espoir ?
Les moyens, d'arriver à la grandeur,
Comment, établir votre autorité ?
Où sont vos suivans ? comment vous gagner
Des sujets ?—la multitude hébétée
Vous suivra, tant que la voudrez nourrir,
Rien de plus : l'argent nous fait respecter,
Procure des honneurs, de bons amis,
Les tient soumis, élève à l'empire ;
Quoi, distingua l'Edomite Antipatre ?
Et plaça sur le thrône de Juda,
Son fils Hérode ? L'or : n'est que trop vrai,
Sans or, point de partisans, faut tomber ;
Si voulez faire de grandes choses,
Remonter sur votre thrône usurpé,
Faites vous riche, amassez des trésors,
N'est difficile, si voulez m'écouter,

En Dieu, je commande à la fortune,
Ceux que je favorise, sont heureux,
Tandis que la sagesse, la valeur,
Et la vertu honteuse, tend la main.

Ici, Jésus bénignement reprit,
Et sans ces trois, la richesse est nulle,
Et aucun empire n'est solide,
Si l'art élève, le vice détruit ;
Pour témoin, tous ces anciens royaumes,
Quand florissans, dans le sein du luxe,
Méprisant la vertu, efféminés,
Voluptueux, s'en allèrent en poudre :
Mais, tous les hommes qui se respectent,
La recherche, sans nul autre secours,
Ont atteint une gloire solide,
Même en la détresse, et manquans de tout ;
Gédéon, Jephté, et ce jeune Berger,
Dont la postérité, tant de siècles
Lui succéda, qui en apparence,
Du thrône exclue, se voit rejettée,
Pour régner à jamais remontera,
Nonobstant toutes ruses, oppositions,
Roi, et souverain sur tout Israël ;
Et parmi les payens, non corrompus,
Que l'amour du bien public, à défaut
De son Auteur guidoit, (car n'ignore
Ce qu' ont fait de mémorable, digne,)
Tu peux rappeller, tous ces noms fameux,
Pour le mépris des honneurs, richesses,

Même offertes, de mains de puissans Rois ;
En ma pauvreté, que me manque-t-il ?
Pour accomplir, ce que j'ai intention ?
Et non moins ferme, aller beaucoup plus loin ?
Ne me viens donc, vanter les richesses,
Ce puissant appas, des petites ames,
L'embaras du sage, piège captieux,
Plus propre à abatardir les esprits,
Avilir leur vertu, qu'à enseigner
Ce que doivent faire, pour acquérir
Un vrai mérite ;—quand aux couronnes,
Par toi offertes, dangéreuses,
Une couronne d'or, et de brillans,
Belle à voir, n'est dans le fond qu' épines,
N'apporte, que dangers, peines & chagrins,
Veilles douloureuses, projèts manqués,
Presqu' aussitôt que conçus, enfantans,
Politique cruelle, farouche ;
Telles les perles du Diadème,
Le pésant fardeau, de qui veut régner,
Tous les maux publics, sur ses épaules,
Pour les détourner si nécessaire,
Si à être vraiment grand aspire,
Doit savoir tomber en sacrifice,
Ou court risque de se voir méprisé ;
Le bonheur de tous, la vertu des Rois,
Le ressort secrèt de leurs actions,
Leur honneur, leur gloire, leur louange :
Et pourtant, qui règne sur soi même,
Gouverne ses passions, craintes et désirs,

Aussi noble ; en paix, ce peut être atteint,
De tous sages, en tout état, conditions ;
Qui ne le sait, aspire follement,
'A gouverner, car sont tous les humains,
Jaloux, de cette liberté, plantée
D'en Haut ; en Linx, scrutinent nos motifs,
Soumis, ne veulent obéir qu' au juste ;
Comment ? amener, établir l'ordre,
Quand soi même, à l'anarchie est sujet ?
En proye aux passions, et leur esclave ;—
Pour qui, audessus de la loi se croit,
Ne la fera régner ; comment ? guider
Les autres, en chemin de la verité ?
Quand fier, prétendu libre, impunément,
On veut errer ? mais, plus noble encore,
Qui franc d'erreurs, et sain de doctrine,
S'étudie à connoître, à honorer
Dieu, en esprit et en vérité, royal !
Grand ! digne d'une essence immortelle !
Il gouverne l'homme intérieur, l'ame,
Doucement attirée, est instruite ;
Par l'épée, l'un commande les corps,
La terreur, son arme, qui n'est plaisir
D'aucun cœur noble, ni généreux ;
Mais, enseigner comment se gouverner,
C'est plus que royaumes, faire présent,
N'est telle grace, extorquée par crainte ;
Si abdiquer est jugé un effort,
Pour qui longtems aima tiraniser,
Si magnanimité d'être pauvre,

Si est jugé vertu de descendre,
Pour dignifier le fòible avili,
Pourquoi ? présenter présent funeste,
Si souvent à qui l'accepte ? la vertu,
Quand solide, suffit, et sans elle,
Gagner un sceptre, n'est gain, mais perte.

Ainsi brilla, le soleil de justice,
Et Satan subjugué, muèt, confondu,
Fut quelque tems, à chercher quoi dire,
Réfuté, intérieurement convaincu,
De la fòiblesse de ses argumens,
De la malice, et la bassesse,
De son manège ; mais se remèttant,
Et sous la peau d'un fin, rusé renard,
Cachant l'affreux venin d'un basilic,
Avec des paroles emmiellées,
D'un ton, d'admiration étudiée,
Renouvella ainsi ses attaques.

Je vois, que tout ce que bon à savoir,
Le connòissez à fond, ce qu'à dire
De meilleur, le dites, ce qu'à faire,
Vous le faites, & toutes vos paroles,
D'un cœur royal, sont la noble expression ;
Ce cœur, ne contient rien que de juste,
Est l'image du bon, parfait, prudent ;
Si les rois, et les peuples à vos pieds,
Humbles, soumis, vous venòient consulter,
Seriez guide non moins que l'oracle

Urim, & Thummim, ces prophétiques
Joyaux, l'ornement du prêtre Aaron ;
Plus infaillibles seroient vos conseils,
Que toutes les sentences des sages,
Ou, fussiez vous appellé, à choses
Qui réquissent, la terreur des armes,
Votre science, et conduite telle,
Que l'Univers ne pourroit opposer
Art, conduite, valeur, système,
Qu'à vos prouesses put mettre obstacle ;
Nul général audacieux, qui puisse
Encontrer, la force de votre bras,
Quoiqu' en tête d'une brave armée ;
Ces vertus divines, vous les cachez,
En affectant une vie privée,
Ou ainsi qu' un anachorette obscur,
Vous plaisez, en un désert sauvage ;
Eh ! pourquoi ? de leur juste admiration,
Dérober les humains, à la vuë,
A l'éclat, de vos actions divines ?
Plus extraordinaire, et rare encor,
Vous même, de gloire et renommée ;
La gloire, récompense solide,
Qui seule, excite aux grandes entreprises,
Flamme céleste, des plus excellens,
Des plus nobles esprits, nourriture
Sublime, éthérée, annihilant
Toute autre joye, sensation, désir,
Ressorts vulgaires, du commun des hommes ;
Ne voyant en trésors que vil fumier,

Volez, d'une aile rapide aux honneurs,
De pouvoir, ne visant qu' au Suprême,
Laissez à qui rampe, le second rang,
Vous êtes mûr, il est tems, plus que tems,
Qui vous retient ? le fils de Philippe
'A votre âge avòit soumis l'Asie,
Et renversant le thrône de Perse,
Volé aux Indes ; et le jeune Scipion,
Fièr, abbatu l'orgueil de Carthage ;
Pompée, le cruel Mithridates,
En triomphe enchainant la victoire,
Heureux ! si vieux n'eut manqué de tête ;
Votre génie, d'aucun nuage
Ne se peut voir obscurci, n'étouffez,
Non ! n'étouffez cette héroïque soif,
Augmentez la : l'incomparable Jules,
'A bon droit de l'Univèrs admiré,
Le plus avancòit en âge, le plus
Dévoròit insatiable, et à long traits,
Savouròit, le céleste breuvage,
Et n'aspirant qu'à faire des heureux,
Dans sa passion royale, avòit jeune,
Pleuré, de se voir sans gloire, mais vous,
Vous plus grand, en suspens, que tardez vous ?

Ainsi qu' un fruit vèrt, mal noué, tombe
Celui, qui hors de saison s'empresse,
Dit le Christ, et qu' entens-tu par gloire ?
'A chercher ne me persuaderas
Les richesses, pour acquérir pouvoir,

Ni pouvoir, pour affecter faux lustre !
Car, qu' est-ce que la gloire ? Sonore,
Equivoque argument, d'esprits inquiets,
Nourriture dévorante, et laissant
L'ame insatiable, ainsi que la prit ;
Ce faux rayon, doublement pernicieux,
Ainsi que la vuë d'un météore,
Loué, admiré, du peuple effrayé,
Occupe quelque tems les cent bouches,
Puis se perd, ou mis au rang des fables ;
Oui ! qui cherche à frapper d'étonnement
La multitude, est peu sage, leurs louanges,
N'est du tout scrutin, de vrai mérite,
Comment seroient elles pures ? les peuples
Un mélange d'ignorans, gouvernés
Par fourbes adroits, un troupeau confus,
Qui révère en tremblant ses destructeurs,
Et admire ainsi que tous sots Enfans.
La moindre lueur, qni de près vuë,
Ne peut soutenir le prisme du vrai ;
Ce que ne connoissent, admirent et louent
Sans savoir pourquoi, suffit qu'est bruit
Eclatant, et par variés rapports,
Rendu merveilleux, eh ! quel bien réel,
D'ainsi se voir trompété ? d'amuser
Avec clinquant, des babillards oisifs,
Desquels n'est pas petite louange,
De se voir méprisé ; des plus sages
D'entre les humains, fut souvent le lot,

Peu sont désintéressés, l'intelligent,
Rare, du jaloux de l'envieux se voit terni ;
Sans autre but, que se faire valoir,
Qui courtise l'estime publique,
Se repaît, d'un fruit plein d'amertume ;
Mais ceci, vraie gloire, et vrai renom
Quand du haut des Cieux, Dieu sur la terre,
Jettant les regards, pointe le juste,
Avec un souris de satisfaction,
Le manifeste, à ses Anges attentifs,
Contemplant l'inaltérable vertu,
Brillante, en un infiniment fòible,
Ainsi Job, comme à ta honte le sais,
Quand toi présent, pour à jamais rendre,
'A tous siècles à venir, son nom fameux,
Te dit, as-tu vû mon serviteur Job ?
Fameux, il étòit aux Cieux ! sur terre,
Soupçonné à peine, oui ! sur terre,
Où, faussement la gloire attribuée,
'A actions, trés souvent détestables,
'A gens, ne méritant qu' éxécration ;—
Erreur vulgaire, de croire glorieux,
Un destructeur, qui cherche à gouverner,
Ces prétendus héros, du genre humain,
Les fléaux, monstres ! n'ont fait qu' élever
Tiranie, sur tiranie, allant
Ainsi que possédez, la flamme en main,
Pillant, tuant, saccageant, la terreur
De nations paisibles, éloignées,

Ou voisines, à milliers frappent, égorgent,
Ou en font de malheureux esclaves,
En animaux féroces, détruisent,
Renversent tout; se sauvent à peine le sarts,
Les sciences, enfans de paix, de loisir;
Puis enyvrés, de leurs succès rapides,
De la flatterie, imbibant le poison,
S'irritent à la moindre résistance,
Si blamez leurs héroïques plaisirs,
'A intimes amis, lors formidables,
Et à furies, sous forme humaine,
En leurs orgies, allumans les flambeaux!—
D'autres, de leur pays bravant les loix,
Se baignent dans le sang des citoyens,
Lors bouffis, étouffans d'orgueil, se font
Les descendans des Dieux, l'un fils d'Ammon,
L'autre de Mars, bienfaiteurs prétendus,
Lumières, sauveurs, leur faut des temples,
Prêtres, sacrifices; encensez et prompt,
Ou serez mutilés; n'avez grand tems,
Accourez peuples, noyée de crimes,
La victime se débat, expire,
Le héros torturé hurle, admirez!
Ardens, recueillez le soufle empesté!—
Il est passé, un autre mordu vient,
Les loups, se déchirent!---si c'est gloire,
Garde la toute entière, je n'en veux:
Mais, si l'amour du bon, de l'utile,
Du vrai, peut être atteint, rétabli,

Par moyens différens, sans ambition,
Guerre, ni violence, par fruits de paix,
Sagesse éminente, patience,
Persévérance, instructions paisibles,
Ainsi que s'insinue un beaume précieux,
Poussant dehors, le venin destructeur,
Restaurant la santé & la vie,
'A la raison son empire usurpé !
Malgré les obstacles accumulés
L'opposition, ce sera ma route.—
Avec plaisir, je rementionne ici,
Ce Job, en ses souffrances si fameux,
'A sa place, qu' eussent fait tes héros ?
Auròient paru justement chatiés,
Nul, ne les eut plaint, et abandonnés,
Sans nul secours intérieur, eux mêmes,
Se fussent déchirés !—de ces ruines,
Tournant les yeux, les pouvons arrêter,
Sur un sage, cherchant la vérité,
Et pour sa morale, souffrant la mort,
Sa renommée efface les plus fiers,
Les plus heureux conquérans, cependant
Erra, si le désir d'être fameux,
Fut le secrèt ressort de ses deisseins,
Si jeune Africain, de cette fumée,
Dans le sein de ses succès, se reput,
C'est une tache, que de lumières,
Le défaut pourtant, peut, doit excuser :
Chercherai-je la gloire en aveugle ?

Ainsi qu' Etre borné, briguerai-je ?
Des louanges si mal dispensées ? non !
Ne cherche point ma gloire, mais celle
De qui m'a envoyé, qui en son tems,
De ce que suis, rendra témoignage.

FIN DU TROISIEME CHANT.

LE PARADIS RECONQUIS.

CHANT QUATRIEME.

Argument.

Comparaison tirée d'un général vigilant, autre des anciens athlètes, Satan après moment de réflection, insiste que la gloire est le grand but, auquel l'Etre tout puissant vise; le Christ démontre, que celle de tout être subordonné, est de rendre à l'Eternel le juste tribut qui lui est du; que chercher à faire des heureux, et non la soif de la gloire, est le plan magnifique du très Haut; montre l'extravagance et l'impiété, de ceux qui avilissent les autres, pour s'élever; Satan atteint au vif, change de batterie, fait voir que les Oracles ont promis un Royaume au Christ, et qu' une vie retirée, oisive, n'est point propre à donner effet aux prédictions; cherche à l'exciter par toutes sortes d'aiguillons, à monter sur le thrône.

Réponse du Christ, montre qu' empressement hors de saison est folie, son humilité, sa résignation, sa confiance en son Père; fait connoître à Satan que cette éxaltation, pour laquelle il s'empresse tant, sera sa ruine; Satan déchiré de l'idée qu' elle lui rappelle, paroît vouloir gagner le Christ, sous couleur de lui être utile, et de l'initier dans les profonds mystères du gouvernement.

L'enlève sur un mont enchanté, lui fait voir une immense étendue de pays, ils parcourent des yeux les différentes contrées de la terre, donne une courte description, de différens

empires et des révolutions qui leur sont arrivées ; prend de-là occasion de lui vanter le grand pouvoir des Parthes, l'excellence et la bravoure de leurs troupes, campées en ce moment près de Stésiphon.

Vuë de l'action, entre les Parthes et les Scythes, qui étòient Venu ravager la contrée des premiers ; effet de cette vuë sur le Christ, dextérité de Satan à se prévaloir de la sensibilité du Christ, pour l'engager à agir afin de délivrer les tribus captives ; fait ensuite sentir le danger d'un état resserré entre deux puissans voisins, s'offre à lui rendre le Parthe favorable, montre que s'il rebute ses soins, il ne pourra monter sur le thrône, et qu' avec un tel secours, il n'aura rien à craindre de Rome.

Réponse du Christ, son mépris pour la fragilité des armes humaines, et cet art appellé politique où se prend si souvent, celui qui croit y exceller ; étonné du zèle de Satan qu'il pénètre ; que les tribus en faveur des-quelles il s'intéresse, ayant degénéré des vrais principes du Culte suprême, s'étòient attirées leurs malheurs ; que leur punissement étòit mérité, mais en même tems promèt, que par bonté d'en Haut un jour viendra, où la pureté du culte primitif, et par conséquent la dignité des êtres pensans sera rétablie.

Tel qu' un général, vingt fois repoussé,
Voyant ses stratagèmes éventés,
Nonobstant cela obstiné, devant
Une place, batie sur un roc,
Fortifiée à triple retranchemens,
Presqu' inabordables, jusqu' au sommèt,
Hérissé de fortes batteries,
Deffenduë par grand capitaine,
Unissant à vigilance éxacte,

La fermeté, et un certain coup d'œil,
Par lequel fin, apperçoit le vrai but,
Où tend l'ennemi, et vous lui répond,
D'un feu vif, foudroyant, et bien servi ;
En vain l'assaillant, parle, menace,
Elève, fais voler des orages,
Globes enflammés, de poudre et salpêtre ;
L'assailli prenant son tems, vous pointe
Tous ses ouvrages, le chauffe en maître,
Fait sauter, le feu à l'amorce en l'air,
Tous ses chateaux ailés ; battu, confus,
L'escalade tout à fait impossible,
Baissant l'oreille, enfin désespere.

Ou tels si l'aimez mieux, qu' anciens Athlètes,
Aux jeus Olimpiques, nuds, désarmés,
Sans autre secours, que de nature,
La ruse unissent, la force, adresse,
S'éxercent, à qui terrassera l'autre,
Avec soin, cherchent tous endroits foibles,
Comment ? en moment favorable,
'A plein, portera le coup décisif ;
L'un souple, l'autre calme, réfléchi,
En leurs feintes adroites, se surveyent,
Leurs muscles tendus, tout feu, tout action ;
Là, un concours extraordinaire,
De tous les Peuples, les grands parient,
Et l'œil fixe, attentif, tous observent ;
Sur un nuage d'or, les Dieux silens,
Au lointain, les furies s'agitent ;

Satan enfin après pause, reprit,
Ne soyez de gloire si dédaigneux,
En ceci, aucunement ressemblez
Votre noble Sire, non, nullement ;
Ne veut, ne respire que la gloire,
Pour sa gloire, il a fait toutes choses,
Pour elle, tout ordonne, et gouverne,
Non content d'être loué dans les Cieux,
Par millions d'esprits célestes, il requiert,
Que l'homme le glorifie, oui, l'homme
Bon, ou méchant, le sage et l'insensé,
Point d'éxeption, ni de différence,
Par dessus tous sacrifices, autres dons,
Veut être honoré ; l'honneur il reçoit,
Indifféremment, de toutes nations,
Grecque ou barbare, Juive ou Arabe,
En corps de société, ou errantes,
Nulle exceptées ; absolu, fièr, la veut,
De nous, ses ennemis nécessités,
La force, l'arrache, ou nous écrase !

A quoi, le Sauveur serein répondit,
Avec raison, puisque par sa parole,
Tout ce qui éxiste, reçut l'être,
Non, pour ce que tu crois, but principal,
D'être glorifié, mais afin d'ouvrir,
Les trésors de sa bonté, et rendre
Son bien, sa joye, son immense bonheur,
Communicable à qui pieux, le cherche ;
Ces solides richesses, les donne

Librement, et nul, ne l'y peut forcer,
Et pour ce, que peut-il moins demander ?
Que la gloire, respect, bénédictions,
Et de brulantes actions de graces ?
Le plus aisé, le moindre, et le plus promt,
De tous les retours, facile oblation,
Qui lui plait, et dont il se contente,
Sachant que nul, ne lui peut rien offrir,
Non, rien d'autre, qui soit vraiment du leur;—
Enfans ingrats, courans à leur ruine !
Retourneront-ils mépris pour bienfaits ?
Deshonneur, blasphèmes, oppression, noirceurs,
Tristes récompenses, pour un Père
Si bon, si magnifique, si patient ;
Pourquoi l'homme, cherchèrit-il la gloire ?
Lui, qui vuide de tout, n'est rien, n'a rien,
Et à qui rien, vraiment n'appartient,
Que honte, ignominie, dédain, rebut,
Lui, pour tant de bienfaits accumulés,
Désobéissant, devenu ingrat
Envers son Dieu, endurci dans l'erreur,
Va lui même, se privant de tout biens,
Et sacrilège, en sa raison troublé,
Les mains teintes de sang, veut s'attribuer
Ce qui n'est qu'à Dieu, l'extorquer impies !
Par tortures ; sont-ce-là tes conseils ?
Et le fruit de tes insinuations ?—
Néanmoins, en Dieu est tant de bontés,
Tant d'entrailles, de graces abondantes,
Que, qui de tout son pouvoir, s'efforce

S'oubliant, à avancer sa gloire,
Lui même, à jamais, l'en révêtira.

Ainsi tonna, le fils de Dieu, Satan
Baissant la vuë, ne l'osòit fixer,
Car le remords de son propre péché,
Le déchiròit, muèt, resta longtems,
Car lui même, de gloire insatiable,
Rébelle, impudent, avòit tout perdu;
Mais, bientôt retrouva d'autres raisons,
Et spécieux, balbutiant, continua.

De la gloire, ainsi que jugez propre,
Pensez, ou cherchez, que croirez meilleur,
Brisons la dessus: à un royaume,
Certes vous êtes né, et les Destins,
Né l'ont je crois, vainement ordonné;
Respecté, sur le thrône de David,
Si par droit d'héritage est reconnu,
Vous devez remonter, quoique ce droit,
Du tems affòibli, ait deux fois passé
Par d'autres mains, gens versés, et habiles,
Qui sans résistance, ne quitteront,
N'abandonneront une possession,
Procurée par la ruse, l'argent,
Ou les armes; de plus, la Judée,
Et ceci, n'est un petit obstacle,
Est réduite en province romaine;
Sujètte, sous Tibére elle plie,
Chancelle; sans doute, bien précaire,

Génante, serôit votre situation,
Car, n'est pas souverain modéré,
Souvent, le saint temple fut prophané,
Et la loi, tournée en ridicule ;
L'abomination est à la veille,
Ainsi qu' autrefois sous les Antiochus ;
Et croyez-vous regagner l'empire ?
En vivant nonchalant, ou retiré,
Non, non, ainsi n'agit Macchabée,
Quand lui et ses frères vinrent au désert,
N'y vinrent ainsi qu' êtres pauvres, craintifs,
Pour prier, mais y vinrent avec armes,
Et résolution, tout ainsi que lions,
Sans nulle cesse attaquans, combattans,
Prévalurent sur les plus puissans rois,
A main armée, obtinrent pour les leurs,
Quoique nés prêtres, la couronne,
L'usurpant, sur princes fôibles, débiles,
Indignes rejettons du roi berger;
C'est ainsi que vinrent en autorité,
D'anciens sujèts, ces maîtres de Modin,
Admirés, respectés de leur nation ;—
Si régner ne vous touche, tout au moins,
Que le devoir, le zèle vous meuve,
Le zèle, le devoir, craignent ce qu' est lent,
Mettent à profit, le moment, l'occasion,
Ou plutôt, les savent faire éclore,
Vifs, renversent tout, ainsi qu' un vent d'est ;
Eh ! comment donc, seriez vous sans zèle,
Pour la maison de votre Père ? à moi,

Semble chose inouïe ! indifférent,
Pouvez vivre, aux maux de votre Pays !
A quoi bon la vertu ? si timide,
Irrésolu, vainement pur, sage,
Vous contentant de vegéter obscur,
Ne cherchez à l'affranchir, du dur joug
De l'étranger, et d'hipocrites experts ;
Ce n'est qu' agissant, que vérifierez
Les anciennes prophécies, annoncant
En termes si grands, si magnifiques,
Votre règne sans fin ; un règne heureux,
Ne sauroit commencer trop tôt, régnez !
Que pouvez vous faire de bon, de mieux ?

Ne-t'ai-je dejà déclaré ? Satan !
Reprit le Sauveur, d'un ton austère,
Que toutes choses, s'accomplissoient mieux
En leur tems, et qu'il y a tems pour tout ;
L'éternelle Vérité a parlé,
Et si les prophètes, ont vû mon règne,
Et inspirés, prédit sa durée,
Quand sera commencé ; si le Père,
En la main duquel, tourne tous les tems,
Tous les âges, l'a ainsi arrêté,
Mais avant tout, juge convenable,
Que je sois éxercé, en humble état,
Traversé, éprouvé par l'insulte,
Les injures, le mépris, tentations,
Tribulations, moqueries, dédain
Les souffrances, le jeûne ; tranquile,

Attendant, sans doutes, ni méfiance,
Afin de savoir, ce que puis souffrir,
Endurer, jusqu' où je puis obéir ;
Et crois-tu, la soumission un défaut ?
Qui sait souffrir, sait agir, sait régner,
Qui sut obéir, saura commander,
Ici l'épreuve juste, nécessaire,
Car mon éxaltation, immuable ;
Mais, quel secrèt intérèt, te porte
A sonder, savoir, quand prendra place ?
Pourquoi ? si inquisitif, si ardent,
Si empressé, à le voir commencer ;
Ne sais-tu pas ? que mon élevation,
Ta chute ! ma promotion, ta ruine !

A quoi, le tentateur en soi sentant,
Tous les tourmens de l'enfèr, répondit,
Que cela vienne, quand cela pourra,
J'ai perdu tout espoir, d'être reçu
En grace ; qui peut m'arriver de pis ?
Qui n'a nul espoir, n'a plus à craindre,
S'il est quelque chose de plus fâcheux,
C'est l'attente ; pire, ne puis souffrir,
Que je ne souffre, voudrois être au bout,
'A la lie ; l'amertume, mon port,
Mon refuge, échec, et repos final :
Oui ! l'affreux fruit de mes recherches ;
Mon erreur, fut mon erreur, mon crime,
'A deissein ; sans retour, suis condamné,
Et n'en serai pas moins puni, régnez,

Ou ne régnez pas ; quoiqu' à dire vrai,
'A cet air de bonté ineffable,
Je pourròis avoir recours, espérer,
De votre règne, règne de douceur,
De bénignité, que loin d'augmenter,
D'agraver mes maux, interposerez,
Entre moi, et la colère de Dieu,
Dieu terrible ! que je redoute plus,
Que les horribles serpens de l'enfer !
Un abri, rafraichissant ombrage,
Epais couvert, contre un soleil brulant ;
Si malgré moi, je hâte vers le mal,
Pourquoi ? si lent, vers ce qu' est bien,
Fortuné, excellent, pour vous même,
Et pour tous les humains ? aucun plus grand
Plus parfait, ne les sauròit commander ;
Peut être, trainez vous, languissez vous,
En de profondes pensées, incertain,
Sur entreprise si hazardeuse,
Si étenduë ; n'est point étonnant,
Car, quoique toutes vertus, perfections,
Qu' homme puisse concevoir, soit certain,
Uni en vous, un fait vous fera tort ;
Vous avez jusqu' ici, vécu privé,
Perdu, en de menues occupations,
En pauvre logis ; à peine avez vû,
Quelque chétif bourg de Galilée
Une fois par an à Jérusalem,
Faisiez court séjour, cercle bien étroit !
Si mesquin, qu' avez-vous pu observer ?

Ne connôissez le monde, sa gloire,
Les royaumes, les empires, les grands,
Des Monarques, les cours éclatantes,
Ces vrayes écoles de l'expérience,
Qui de vuë d'aigle, vous apprennent,
Mettant tout à profit, jusqu' aux contraires,
Comment viser, pour atteindre à un but,
Se signaler, par des actions nobles,
Ou insinuant, flattant les passions,
Sortir de la classe la plus vile ;—
Sûr, le plus sage, sans expérience,
Sera toujours timide, inhabile,
Et sa modestie de novice,
L'exposera à la raillerie,
Ainsi que celui qui cherchant ses bœufs,
Trouve un royaume ; timoreux, doutant,
Ne sait du tout, par quel bout s'y prendre;
Mais, vous vais mener là, où d'un coup d'œil,
Aurez bientôt perdu cette rouille,
Où tranquiles, en revuë passerons,
Toutes les monarchies de la terre,
Leur force, leur brillant, et leur pompe,
Suffisante introduction je pense,
Pour vous instruire, vous, de nature
Si apte, dans le grand art de régner,
Qu'en percerez vite les mystères ;
Vous exposant à nud, tous les ressorts,
Vous connoîtrez comment ? faut opposer,
Détourner, insister, plier, frapper,
Pour de-là, amener tout à vos pieds.

Disant cela, il prit, car tel étòit
Son pouvoir, le fils de Dieu d'une main,
Et plus prompt que l'aigle fendant les airs,
L'enleva sur une haute montagne ;
N'èst dit, si ce fut le Pic, ou l'Atlas,
Ni par quel art rendu merveilleuse,
Mais la variété des points de vuë,
Etòit telle, que les monts enchantés,
Des génies, ni plusieurs siècles après,
Le palais, et les jardins renommés,
D'Armide, nullement, n'en approchèrent ;
A leurs pieds, une plaine spacieuse,
Formòit un tapis, où l'œil, s'arrêtoit
Avec plaisir ; une source en nappe,
Se précipitant avec grand fracas,
Par un roc, divisé en deux fleuves,
Coulòit vers l'orient, et l'occident,
L'un en long détours, l'autre ainsi qu' un trait,
Allòit rapide, écumant, et entr' eux,
Laissòit une riche, immense campagne,
Toute entrecoupée, de moindres ruisseaux,
Qui se joignant, se perdòient dans les mers ;
Les champs fertiles, couverts de froment,
Etòient entrecoupés de collines,
Embellies de vignes, d'oliviers ;
D'abondans paturages, en les vallons,
Voyòient paître d'innombrables troupeaux,
Et les côteaux parfumés, les brebis ;
Sur rocs écartés, grimpòit la chèvre,
Et à distances, d'immenses Cités,

Enrichies de tours, d'édifices
Somptueux, piramides, dômes, temples,
Pointòient bien la demeure, de puissans,
Redoutables monarques ; si spacieux,
Si étendu, errôit la vuë au loin,
Qu' étòit place, pour chaines de rochers,
Déserts sauvages, tristes, stériles
Formant sorte d'ombre, à ce grand tableau ;
Au sommèt de ce mont, le tentateur,
Posa le Sauveur, et flatteur, lui dit.

Tolérablement vite avons été,
Planant sur les mèrs, les forèts, les bois,
Coupant court, avons vû fuir les chateaux,
Les cités, et les superbes palais ;
Regardez ici, voilà les bornes,
De l'ancien Empire d'Assyrie,
L'Araxe, et la mer Caspiennne, laissant
L'Euphrate à l'ouest, voyez les Indes,
Et au-delà, l'empire du Cathay ;
Le golphe Persique au sud, l'Ethiopie,
Babelmandel, l'Arabie heureuse,
Aden, l'Arabie pétrée, déserte,
Effleurant et l'Egypte, et les Isles,
Nous nous arrêterons, sur les ruines
De Ninive, cette immense cité,
Opulente, en son circuit prodigieux,
Vaste ! batie par l'ancien Ninus,
Siège, à la première Monarchie,
Chantée, en l'âge d'or, des poëtes ;

Là, naquit, le puissant Salmanassar,
Guerrier heureux, qui sut anéantir,
Et dessécher cette fòible branche,
Qui quelque tems, règna en Samarie,
Et victorieux, en tous lieux dispersa,
Les dix tribus, à jamais captives,
Profonde playe, qu' Israël ressent ;
Plus loin, non moins ancien, Babylone,
Elève ses restes, encor superbes,
Là, les merveilles, chef d'œuvres des arts,
Attirent et frappent, l'étranger surpris,
Et par eux, plus que par ses victoires,
Se distingua celui qui par deux fois,
Vainquit Juda, et captifs emmena,
Leurs princes infortunés, fils de David,
Aveuglés, courbés sous le poids des fèrs,,
Et de Jérusalem en sa fureur,
En fit un monceau de cendres ; long-tems,
Dans le cilice, la cendre et les pleurs,
Gémirent sous milliers d'infortunes,
Jusqu' au moment, où Cyrus le Perse,
Héros, favorisé du ciel, sappa,
Renversa, la puissance assyrienne,
Enfin, permit aux Juifs, de rebatir
Leur ville, leur temple ; Persépolis
Favorite, embellie par ce prince,
Eprouva peu après le sort commun,
Monumens, plus que volumes Instructifs,
De l'instabilité sous le soleil ;
Ici, la Médie, la Bactriane,

Là, les hautes tours et les beaux palais,
D'Ecbatane, & ceux d'Hécatompolis,
Aux cent portes : de ce coté, Suze,
Reine, sur le Choaspes, en ses flots purs,
Roulant l'or, et la boisson choisie,
Des plus grands rois ; fameuses depuis peu,
Sont devenuës autres cités, fondées,
Par les rois parthes, et les macédoniens ;
La grande Séleucie, Nicibis,
Artaxerte, Térédon, Stésiphon ;
Ce vaste cercle, borné à l'orient,
Est l'empire des premiers, commencé
Sous le grand Arsace ; ses successeurs,
D'âge en âge, l'ont illustré, tiennent,
Et commandent cet abondant pays,
Où les riches, et vaillans rois d'Antioche,
Ont fortunés, long-tems donné des loix ;
Et juste vous êtes venu à tems,
Pour vous former une vraye idée,
De leur prodigieux pouvoir, ce moment,
Des plus favorables ; voyez ce camp,
Où une variété de tentes,
D'étendarts de banderolles, brillent,
Là, près de Stésiphon, le roi Parthe
Assemble son armée contre les Scythes
Qui en leurs barbares incursions,
Ont ravagé la Zogdiane, brulent,
Pillent ; à son secours, il marche, vole ;
Voyez, quoiqu' à distance, ses troupes,
A quel point luisent, quel ordre ! air martial,

Beaux coursiers, brillans escadrons serrés,
Se mettent en mouvement; leurs carquois,
Leurs arcs d'acier poli, avec éclat
Terrible, réfléchit la lumière;
Egalement à craindre, en la fuite,
Comme en l'attaque, tous archers expèrts,
Excellens cavaliers, sur colonnes
Defilent, et en ordre de bataille,
Se forment, ici de front, là en croissant,
La phalange au centre, la résèrve
A portée; les généraux actifs vont,
Viennent, courent, marchent, contremarchent,
Après court instant, moment de pause,
Par trois cris affreux, la charge sonne,
L'air est obscurci, le sang ruisselle!

Vers cet endroit jettant les yeux, le Christ,
Vit effectivement, les armées
En mouvement, d'un coté, bataillons
Innombrables, tout ainsi qu'un torrent,
Par les portes de la cité, de tours,
Bastions, tourrettes à créneaux, flanqués,
Se repandòient dans la campagne;
En un instant, le camp est abbattu,
L'infanterie avance pésamment, puis,
Troupes légères, armées d'arc, de frondes,
Couvertes de cotes de mail, panaches,
Casques luisans, fièrement defilòient;
Après, cavaliers, et chevaux bardés,
Vigoureux, sous le fèr caracolant,

Portòient la fleur, et l'élite des guerriers,
Armés de rondaches, massues, piques,
Targes dorés ; formant leurs escadrons,
Suivòient la bannière de vaillans preux,
Venus des extrémités de l'Asie ;
L'un de Gandaor, l'autre du Gange,
Celui-ci d'Arachonie, lui-là,
De la Margiane, plus d'une légion,
Formée sur les côtes Hircaniennes,
Autour du Caucase, en Numidie,
En deça des colonnes d'Hercule,
D'Atropatie, de la Susiane,
D'Abiadène, Balsora : les Mèdes,
Troupe choisie, entre tous distingués,
Par leur haute taille, la richesse,
Et le poli de leurs armes, allòient
Accompagnant le char de leur prince ;
Vit, comment se rangèrent en bataille,
Comme rapides en leurs évolutions,
Faisòient face à l'ennemi, ou fuyant,
Décochòient leurs fléches acérées,
Ainsi qu' un orage, à la figure
Des poursuivans, jamais plus terribles,
Que quand paroissòient fuir ; les campagnes,
Hérissées de lances, morts, mourans,
Avòient un aspect sombre, terrible,
Les charges de la cavalerie,
Se renversant, fuyant, portòient partout,
La fureur, la déroute, épouvante ;
Là, des nuées de soldats à pied,

Faisòient ferme, se servòient de l'épée,
De la javeline, mais tout à coup,
L'air obscurci par mille et mille traits,
Les gendarmes couverts de fèr chargent,
Et répandent la confusion, l'effroi;
Sont à leur tour déroutés, par chariots
Armés de faux tranchantes; l'éléphant,
Couvert de tours, d'où sortent traits brulans,
Foule aux pieds indifféremment, amis,
Et ennemis: les enfers déchainés,
Ne peuvent offrir rien de plus horrible,
De plus lamentable, de plus affreux!
En autres endroits, milliers de pionniers,
Employant la hache, la broüette,
Le hoyau, la pêle applanissòient
Le terrein, pour aller à l'ennemi,
Abbatòient les bois, comblòient les marais,
Ou pour servir de ralliement,
Faisòient des forts et chevaux de frise,
Brisoient les ponts d'un coté, en jettòient
De l'autre; puis attaqués, s'en allòient
Fuyant à toutes jambes; heureux! alors
Pour qui attrape un cheval sans maître;
Ici defilent, les mulèts chargés,
Là, les chameaux, et les dromadaires,
Et parmi la quantité de chariots,
Remplis de toutes sortes d'armes, effèts,
De munitions de guerre, et de bouche,
Femmes, infirmes, blessés; se defendent
Avec la rage, et feu du désespoir,

Des restes infortunés de soldats :
Mais bientôt le feu, la flamme allumée,
Par gens aigris de leur résistance,
De tous cotés, embrase, consume,
Tout ce qui échappe, au fer du vainqueur ;
N'entendez que geindre, hurler, lugubre !
Et frémiroit, qui seroit de sang froid ;—
'A une autre aile, celui-ci perd tout,
Et rugissant, retourne sur ses pas,
Se rengage, avec la fureur des lions,
Des tigres ;—de tels combats, batailles,
Valeureuses troupes acharnées,
Ne soutinrent avec plus de constance :
Tel camp, telles forces, milliers de guerriers,
Ne s'entrechoquèrent en Phrigie,
Sur les bords du Scamandre ; l'implacable
Fils de Pélée, y eut trouvé braves,
Qui y auroient faussé son armure,
Et l'heureux Cæsar—mais mourut à tems,
Pour sa gloire, n'auroit eu affairre,
Avec les petits maîtres de Rome !

Longtems après, aussi braves, fameux,
Mais moins brillant, s'en vint roi Agrican,
Avec tous les preux du Nord, en hauberts,
Lances en arrêt, fins coursiers, devises,
Galans guerriers, fleur de chevalerie,
Le cœur plein de leurs Dames, ne cherchant
Les grands exploits, que pour les honorer ;
Lors, s'accordoient l'amour, et la gloire,

Et fixer une Belle, le lâche—
N'eut osé ! venus vers Gallaphrone,
Assiégèrent Albraca, là, pour gagner
Belle Angélique, perle de beauté,
L'ame, l'aimant des plus vaillans champions,
Pairs de Charlemagne, Amadis, Roland,
Mirent en usage tout ce que valeur,
Prouesse, peut inspirer de frappant,
D'hardi, d'incroyable ; tels, tous ces vieux
Guerriers, non moins vaillans, leurs gendarmes :
Brusques ! des antres de l'Ourse, les vents
Mutinés, les ouragans, les noires
Tempêtes, et les tonnerres avec fracas,
Dévastant, soulevant les abymes,
En leurs chocs, font pâlir les tristes mortels ;
Voyant le Sauveur affecté, Satan
Présumant, ainsi mesura ses mots.

Que vous ne croyez pas, que je cherche
Subtil, à surprendre votre vertu,
Bateleur, engageant votre attention,
Mais bien que libre, et de tout mon pouvoir,
Je veux votre avancement, n'exposant
'A la légere, votre personne ;
Ecoutez : remarquez, pour quel effet,
Je vous ai amené ici, montré
Sans nuages, des prodiges de valeur ;
Par anges, prophêtes, votre royaume
Quoique prédit, nullement n'obtiendrez,
'A moins qu' agissiez ainsi que David

La prédiction en toutes les choses
En tous les cas, suppose des moyens,
Si ne sont employés, ce qu' est prédit
Vient nul ; mais supposons, que possédiez
Le thrône de David, sans obstacle
De l'absolu consentement de tous,
Juif et Samaritain, comment ? comptez
Jouir de la paix, et sécurité
Entre ces deux puissances rivales,
Ennemies, le Parthe, le Romain?
Conséquemment assurez-vous de l'un,
C'est saine politique, le Parthe
Premièrement, c'est mon avis, le crois
Fondé ; ce voisin connu dangéreux,
'A portée, d'envahir, désoler,
En tout tems votre pays, n'àguères,
Subit, ainsi qu'un torrent l'inonda,
Et prisoniers se virent Antigone,
Et le vieux Hircan, malgré les Romains,
Cet appui cru si solide, si sûr ;
Je fais mon affaire, de vous rendre
Favorable le parthe, choisissez,
La conquête, ou les traités, soumettront,
Qui croirez propre ; cèt objèt fini,
Par mes soins habilement terminé,
Vous régnerez, sans quoi non ; un effort
Puissant ; nécessaire ô Christ! pour ouvrir
Au légitime héritier de David,
La route du thrône, et pour délivrer
Vos frères, ces dix tribus éparses,

Dont la postérité malheureuse, sert
Chez les Mèdes, en Habor, même aux confins
Du monde, dix fils de Jacob captifs,
Deux de Joseph perdus pour Israël,
Sans retour, sous un dur joug gémissans,
Courbés, ainsi que leurs pères jadis
En la terre d'Egypte tourmentés ;
Des Cieux, attendent un libérateur ;
Non moins que l'Ancien serez touché,
Vous qui versez des pleurs, sur les misères,
Et les maux des humains ; je vous offre,
Le seul moyen, d'un promt affranchissement,
Un secours aussi bref qu' efficace,
Si vous l'employez, pour les r'installer
Aux pays de leurs Pères, à leurs foyers,
Alors, et séulement alors, brillant,
Resplendissant sur le thrône de David,
Plein de gloire, vous régnerez, des bords
Du Nil, jusqu' à l'Euphrate, et au-delà ;
N'aurez à craindre, ni Cæsar, ni Rome.

D'instrumens de guerre, armes fragiles,
Féroces combats, art de détruire,
Attirail d'ostentation, de ruines,
Tu fais l'image en vain, dit le Sauveur,
Argumens de la fòiblesse humaine,
Longs à préparer, qu' un moment détruit,
Tel ce-que j'ai devant les yeux ; profond,
'A mon oreille alors, fais rétentir,
Les secrèts politiques, des projèts

Plausibles, de négotiations, aides,
Ligues, que princes peuvent rechercher,
Et que je ne value aucunement ;
Moyens je dois user, à ce que dis,
Les prédictions autrement sans effèt,
Et ce thrône promis, je le manque ;
Mon tems te le repête, (et ce tems pour toi,
Eloigné vaudròit mieux,) est à venir,
Quand accompli, ne crois pas me trouver
Lâche, ni lent, à remplir ce que dois,
N'aurai nul besoin de ta politique,
Tes maximes, de cet épouvantail,
Trop souvent la ressource des tyrans,
Et la forge, où vont préparer les fèrs,
Dont les contre coups, sappent leur puissance ;
Mes frères ainsi que tu les appelles,
Ces dix tribus éparses, captives,
Les faudra délivrer, et réunir,
Si je veux régner, en vrai héritier
De David, et étendre mon sceptre,
A plein, sur tous les enfans d'Israël ;
Mais, d'où te vient ce zèle, d'où ? fut-ce
Pour Israël, David, ou son thrône ?
Qu' insinuant, lui inspira l'orgueil,
De nombrer le peuple de Dieu ? péché,
Qui couta à Israël, en trois jours,
La perte de quatre-vingt mille sujèts,
Tel alors, fut ton zèle officieux,
Et l'actuel, tout aussi utile ;
Quand à ces membres au loin dispersés,

Ces tribus malheureuses, elles mêmes,
Coururent vers l'esclavage, forgèrent
Leurs chaines, délaissèrent leur Dieu,
Lui associèrent, honte ! de la raison,
Fòiblesse incroyable ! un veau, des figures
Sans vertu, vers lesquelles se prosternèrent,
Les Dieux d'Egypte, Baal, Astaroth,
Et toutes les erreurs, qui dégradent,
Retrécissent, l'esprit humain ;—plongeant,
Se veautrant, en toutes les ordures
Payennes, divisés contre leurs frères,
Aigris, ne s'humilièrent repentans
En leur captivité, n'appaisèrent,
Le Dieu de leurs Pères, mais moururent
En l'impénitence, après eux, laissant
Une race, à peine à distinguer
Des payens, si ce n'est une vaine
Circoncision, et un culte pollué,
Par les idoles ;—irai-je me troubler ?
Pour leur acquérir une liberté,
Dont ils n'ont ni le désir, ni le goût,
Ni la volonté, qui lorsque l'auront,
La sacrifieront légèrement,
Pour courir après leur Dieu, de Béthel,
Et de Dan ; non ! qu'ils rampent, soyent le joüet
De leurs ennemis, tous ces lâches, vils
Adorateurs, du Dieu de leur caprice !—
Mais, un tems viendra, tems de clémence,
Où le très Haut, en faveur d'Abraham,
De sa miséricorde ouvrant les trésors,

Se laissera désarmer, en leurs cœurs
Enfin, faisant luire sa lumière,
Les ramènera sincères, pénitens,
A leur passage suspendans les flots,
Guidera à travers les tempêtes,
Leurs pas, vers la céleste Jérusalem ;
Ainsi que jadis divisa la mer,
Et fit rétrogader le Jourdain,
Pour ouvrir à leurs pères, une route
Vers la terre promise ; en tems, je sais
Que s'accomplira, je le refère
A sa Providence, assuré, confiant ;

Tel, notre soleil, dardant ses rayons,
Brillans de vives, innéfables clartés,
Avec éclat confondit les ruses,
De l'esprit de ténèbres, tout ainsi
La vérité de sa propre lueur,
Brille à jamais terrible ! sacrée.

FIN DU QUATRIEME CHANT.

LE PARADIS RECONQUIS.

CHANT CINQUIEME.

Argument.

Exorde, comparaisons, Satan renouvelle l'attaque tourne la scène du coté de l'Italie, fait remarquer les beautés de la superbe Rome, donne un détail des nations qui la courtisent, ou qui sont sous le joug; puis tombant sur Tibére en fait aussi bien que de Séjan son ministre un affreux tableau, excite le Christ à saisir l'occasion, de se rendre le libérateur des Romains, et s'offre à lui transférer son pouvoir sur cette nation.

Le Sauveur méprise les extravagances et le luxe des Romains, ne dissimule ses sentimens sur leur corruption; menace de porter ses coups en premier lieu, sur l'Esprit qui avilit les nations; insiste n'être venu pour la gloire de Rome, de l'actuelle impossibilité de la ramener aux principes de l'ordre; comparaison de l'empire qu'il vient établir, au jeune arbre et au rocher.

Satan dans sa dissimulation profonde, pour dernière ressource, cherche à faire un présent qui mette son orgueil à couvert, et sous prétexte que la chose sera gagnée sans grande peine; offre et l'empire et les royaumes de la terre, à une condition révoltante.

Horreur et rebuts du Christ, son mépris pour l'abominable proposition de l'usurpateur, lui défend sa présence.

Dexterité de Satan, à faire voir que les méchans et les bons, sont fils du même Père; et qu'il ne lui offre rien, que ce qu'il

reçut de tous tems ; qu'il n'a nulle intention de le fâcher, qu'il y va de son intéret, de s'efforcer à connoître, et gagner, l'ennemi dont il est menacé ; puis se fiant sur les ressources de sa malice, prend les rebuts avec indifférence, change de thèse, traite ironiquement le goût du Christ pour la contemplation, parle d'un ton léger des traditions Hébraïques, vante la sagesse et les arts des Gentils, prétend que qui est destiné à un empire, et veut régner par persuasion doit en étudier et connoître les préceptes, de-là prend occasion de lui faire jetter les yeux sur la fameuse Athènes, et de mettre dans le plus beau jour, les grands talens, de tous ceux qui ont excellé dans la poésie, l'harmonie, l'éloquence, la morale et la philosophie.

Déroute, aigri, par tant d'échecs,
Et vaines attaques, le tentateur, sot
Se trouvòit, sans savoir quoi répliquer,
Découvert en ses fraudes à tout instant,
Et ses propres argumens, retorqués
Contre lui, sa réthorique dorée,
Fleurie, persuasive, avec Eve
Si prédominante, tombante à plat,
Sans voir jour, entrée au moindre succès,
Si perçante l'Essence céleste :
Eve aussi étòit Eve, c'est-à-dire—
Toute Dame n'ignore—trop confiante
En paroles de traitre ! mais, ce fils
Vengeur né, de l'affront fait, à la Mère
Des humains, d'une trempe à l'épreuve,
D'une force, et d'une pénétration,
Que l'ennemi avant de s'engager,
N'avòit pas assez pesé ; présomptueux,

Comptoit, que le voile abatardiroit
L'ame ; hableur, tout ainsi qu'un entété,
Qui à embarasser incomparable,
Se croit profond, démonté tout à coup,
Confuté, par un jeune débutant,
Irrésistible, là où moins pensoit,
Rongé d'envie, obstiné, continue,
Pour sauver son crédit se rengage,
S'acharne, sur qui le coupe en pièces,
Quoiqu'un chacun le sifle ; torturant,
Citant, embarbouillant, sophistiquant,
Sans s'embarasser d'avoir sens commun :
Distingue, r'explique, redistingue,
Au beau milieu des clameurs, des Huées,
Tout prêt à déchirer, s'il ne convainc ;
Ou comme en automne un essain de guêpes,
Vers la presse d'où découle à grands flots,
Cette douce liqueur charme des ennuis,
Par la saveur nectarine, ambroisiale,
Attirré, chassé, impitoyable
En bourdonnant retourne, nonobstant
Ruine inévitable ; aussi follement
La mer en tourmente, contre les rocs
Se déchaine avec bruit effroyable,
Furieuse, roule ses flots, vient terrible,
Moutonnant, écumante, à reprises
Vaines, répéter ses assauts, quoique
Forcée de rétrogader ; la terreur,
La pitié, s'empare du spectateur,
Du sort qui le menace, le matelot

Levant au ciel les yeux, frémit; l'orage
N'en continue pas moins, batterie
Fòible, inutile, en bouillons retombante ;
Ainsi Satan à tout propos, trouvant
Rebut sur rebut, silentié, honteux,
Sans nulle lueur de réussite,
Ne se peut point résoudre quoiqu' atteint,
A abandonner la partie, altier,
Même térassé, il s'exténuë
A arracher l'acier qui le perce,
Ou tout au moins, si ne peut faire mieux,
Veut dans sa chute entrainer son vainqueur ;
Se ranimant, il conduit le Sauveur
Vers le nord-ouest de la montagne,
D'où il pouvòit voir, une autre étendue
De terre étroite, baignée par les mers,
De droite, de gauche et en front, au nord
Adossé à un quarré long, de monts
Enormes, où vient aboutir la chaine,
Qui en sa longueur divise le pays ;
Egalement beau, côteaux fortunés !
Où les vents retenant leur haleine,
Se plaisent à voir la nature riante,
D'un air de prédilection, répandre
Tous ses trésors; charmans paysages !
Variés, parsemés de temples, chateaux,
Dont les ruines mêmes frappent, croiriez
Jettés çà et là, pour plaire, ennoblir
La scène, instruire et charmer le génie ;—
Un beau fleuve, en longs circuits, à travers

Les parcs, et les bois, enfin arrive,
Traverse une impériale cité,
Noble, s'étendant sur sept montagnes,
Là, un assemblage de merveilles,
Palais superbes, domes, portiques,
Théatres, cirques, obélisques, forums,
Bains, aquéducs, statuës de héros,
Législateurs, arcs de triomphe, trophées,
Jardins, plantations, diversifiant,
Flattent et captivent la vuë ; ces monts,
Paroissoient ainsi qu' autant de belles,
De Reines, en leur plus somptueux atours ;
Par quelle étrange paralaxe, adresse,
Art d'optique, méchanisme en tubes,
Télescopes, à travers le vaste espace
Des airs, rendant le tout parfaitement,
D'après vie, ainsi que chambre obscure,
Merveilleux, mouvant, coloré, parfait,
Seroit curieux à s'enquérir ; flatté,
Charmé de son art, le tentateur reprend.

La superbe ville que vous voyez,
N'est autre ; que la grande, glorieuse
Rome, souvéraine sur la terre,
Menaçant tous les empires, crainte,
Révérée, enrichie des dépouilles
De l'orient, de l'occident, étrange !
Voit en courtisans, ramper en ses murs,
Une foule de rois flatteurs ; ici,
Remarquez le fameux Capitole,

Comme un magnifique panache,
Dominant les autres monts, élève
Sa crête altière, ainsi qu' un puissant roi,
Au milieu de ses pairs, non moins que lui,
Eclatant ; tel sur le roc Tarpéien,
Cette forte, imprénable citadelle ;
Sur le mont Palatin, considérez
Le palais impérial, diversifié,
S'élevant vaste en amphitéatre,
Réunissant en ses ailes, ses tours,
Front, terrasses, tout ce que l'adresse,
La fertile imagination, génie,
Art ; inspira à vraiment sublimes
Architectes, de hardi, majestueux ;
Là, l'heureux mélange des différens
Ordres, les tourrèttes et créneaux dorés,
Les pavillons, les cours, galleries,
Les bains, les thermes, grouppes de marbre,
Au loin éblouissent, frappent, commandent ;
Cent et cent édifices aux environs
D'un goût et variété qui enchante,
Genre exquis ! mignatures achevées,
Vraiment émules du séjour des Dieux,
Dignes un moment d'arrêter vos regards ;
Mes tubes aëriens, lentilles, focus,
Convêxes, concaves arrangés si bien,
Que sans le moindre embarras, vous pouvez
A l'aise aisément remarquer
Les beautez intérieures, extérieures,
Les superbes ameublemens, marbres,

Pourpres, broderies, deisseins de maître,
Le cèdre, l'agathe, l'ivoire et l'or,
Vazes antiques, chefs d'œuvres admirables,
Immortalisant leurs auteurs ; notez,
L'élégance, le swelte des colonnes,
La beauté, le fini des bas reliefs ;
La noble étenduë des cirques, places,
Amphitéatres ; de-là, vers les portes
Fixant les regards, voyez quel nombre,
Flux et reflux, de peuple et d'étrangers,
De préteurs et proconsuls, se hâtant
Vers leurs provinces, d'autres en retournant,
Cheminent avec toute la pompe, l'orgueil
De leur place, environnés de licteurs,
Portant la hache, les faisceaux, enseignes
De leur pouvoir ; ici en mouvement
Les cohortes et les terribles légions,
Et d'autre coté, des ambassades
Des régions les plus reculées, peuples
Hyperboréens, nations féroces,
D'autres civilisées, différens
D'habits, de mœurs, arrivent l'un par mer,
D'autres d'au-de-là les monts, s'avancent,
Sur la voye appienne, ou émilienne,
Celui-ci, des extrémitez du sud,
De Syène, de ces lieux où l'ombre
Tourne, d'autres des isles Méroë,
Nilotiques, des confins de l'ouest,
Du royaume de Bocchus, et des mers
De Numidie, des différens rois,

Et tribus Arabes, Ethiopiques,
Des Gangarides, même des Parthes,
Des rois de Pont, des deux Chersonéses,
De l'Indus, de la grande Trabopane,
De ces isles où croît le cinamome,
D'où viennent ces brillantes étoffes
Dépouilles d'un insecte merveilleux ;
L'affluent Asiatique, le rude Scythe,
Les uns distingués par la thiare,
D'autres par le turban, le barbare
Par peaux de lions, d'ours à griffes dorés ;
Nations de toutes les couleurs, noirs, blancs,
D'haute taille, de Gades, des Gaules,
Des isles Britanniques, les Belges,
Les Daces, les Germains, les Sarmates,
D'au-de-là du Danube, de l'Euxin,
Et de la Taurride ; tous les peuples
Qui couvrent la terre, courtisent Rome,
Cherchent son alliance ou sont soumis,
Soumis à son grand, puissant empereur
Dont les vastes domaines, le pouvoir,
L'ample territoire, les richesses,
Mœurs polies, civilité, les arts,
Les armes, immense prodigieux renom,
Peut vous le faire sans répugnance
Préférer au Parthe ; hors ces deux thrônes,
Le reste est barbare, à peine digne
D'être vû, possédé par petits chefs
Divisés, ou soumis à puissances
Trop éloignées ; ces deux-ci vuës,

Je vous ai tout montré, vous connoissez
De ce monde et la force et la gloire ;
Quand aux puissans qui éblouissent
D'éclat emprunté, vous mettrai au fait ;
Le prince romain, vieux, n'a point de fils,
Epuisé, crapuleux, loin de Rome
Par son favori persuadé, vit
Toujours en transes, retiré, inquiet,
Environné de gardes et satellites,
En la petite isle de Caprée
Sur la mer de campanie retranché,
Roule son ame de bouë, de sang,
En toutes les saletés d'un génie
Blazé ; féroce, ne rêve qu' horreurs,
Meurtres, complots ; dictant des massacres,
Laisse à Séjan leur sombre éxécuteur,
Les rênes de l'empire et soins publics ;
Baisant le pied qui les écrase, abjects,
Lâchement Rome éxalte ce monstre,
Caustique dévorant, Ange de mort,
Non moins que ces feux inextinguibles,
De son maître du Sénat abhorré,
De son maître, qui malignement cruel
Employe le serpent, prêt à l'étouffer :—
Oh ! dans ces effroyables convulsions,
La ruine publique, haïs, détestans,
Comme il vous sera aisé, éclatant,
Vraiment doué de royales vertus,
Et vous montrant par de nobles actions,
De réunir les esprits, détrôner
Ce monstre devenu une peste,

Et victorieux, en sa place règnant,
D'un si vil joug, délivrer les Romains ;
Je puis n'en doutez, là, vous élever
Ma puissance, à cet égard sans bornes,
Entier ce pouvoir mien, me fut donné,
Du même droit je vous le transfère ;
Ne visez à moins, qu'à tout commander,
'A l'empire en un mot de l'Univers,
Si ne le gagnez, n'est du tout monter
Ou pour bien peu, sur ce thrône promis,
Que l'on interprète, ainsi qu'on voudra.

Ferme sur ses bazes et suivant son plan,
D'un ton de majesté froid, tranquile,
Sévère avec ennemi invétéré,
Ainsi reprit le Christ ; ce faux éclat,
Cette grandeur gigantesque, appellée
Magnificence, luxe, savoir vivre,
Ou tel autre nom plus pompeux, non plus
Qu' autre étalage d'armées, grands,
Fiers potentats, ci-devant Haut prizé,
N'éblouit ma vuë encor moins séduit
Mon esprit ; quand bien même ajouterois
Leurs extravagantes gloutonneries,
Leurs festins d'ostentations, portés
'A tel point de licence et folie,
Qu'à peine y pourront les siècles futurs
Donner créance, et que m'importe à voir ?
Leurs tables citrines, jaspe oriental,
Lits de pourpre, parfums, apprêts couteux,

Leurs débauches nocturnes, ivrogneries,
Non moins pitoyables en raison qu' en lieu
De liqueurs, et coupes vulgaires,
C'est le Scio, le Crête, le Falerne,
Servi dans l'or, le cristal, porphire,
Vazes cizelés, enrichis de perles,
Zaphirs, où avec burin délicat
L'obcénité est divinisée ;—
Joye de couleuvre ! le poison glisse,
La victime à corrompre s'avance,
Ce rire faux, forcé, précurseur de mort,
Au survivant, furie vangeresse ;—
Mais, que dire de tous ces grands, brillans
De la sueur du pauvre, et l'écrasant ?
C'est, que plus s'endurcissent, plus veulent
Par prospérités étourdis, hautains,
Faire montre au déhors, de ce que n'ont plus
Au dedans ; en chemin des ambassades
Il est vrai, de nations variées,
Espions la plupart, payant de mensonges,
Prêts à retourner au premier moment
Noirceurs, pour perfidie ; grand honneur !
Grave, écoutez avec solemnité,
Au milieu souvent, d'auteurs du désordre,
Encens bien préparé, assaisonné,
De plaintes, puis, éludez, menacez,
En politique embrouillant les ressorts,
Compliquez si bien, que les grands, le thrône,
L'empereur, l'empire, donne à la fin
Du nez en terre ; procédant, fais voir

Les vices du prince Romain, qu' aisé,
Admirable il me sera le détruire,
Je délivrerai la terre tu dis,
D'un monstre horrible, mais qne dirois-tu ?
Si je portois premièrement mes coups,
Sur cet esprit faux, corrupteur, impie,
Qui le rendit tel ! que sa conscience,
Ses craintes, l'horreur de sa situation,
Soyent ses bourreaux, je ne vins pas pour lui,
Encor moins pour réformer ce peuple,
Qui eut d'abord quelques principes, puis
Enervé, bas et rampant, est vassal
'A juste titre, pour l'honteux trafic
De sa liberté pour brutaux plaisirs ;—
Cherchant la justice, simple, frugal,
Tempéré, sut il y a peu conquérir,
Mais accoutumés a la rapine, avares,
Sans pitié, gouverne mal les nations
Sous le joug, épuisant les provinces,
Amaigrissant le troupeau, le pasteur,
Pour les tigres de la capitale,
Locustes, plus destructifs que cancres :
Puis loin des campagnes désolées
Insultant aux misères humaines, enflés
Par leur triomphes, d'orgueil, vanités,
Sanguinaires, se repaissent de meurtres ;
Gladiateurs se frappent, tombent avec art,
Non un à un, rare, mais par milliers ;
Là, les déserts vomissent leurs monstres,
'A leur furie on expose les hommes,

Et le peuple hébété à peine voit,
Que le prince se joue de leur sang,
Comme eux, celui de malheureux captifs ;
De plus en plus féroces, efféminés,
Furibonds, ne connòitront loi ni frein ;
Oui ! la barbarie, la luxure,
Digne vêtement pour telles ames ;—
Quel homme sage, vertueux, vaillant,
Voudròit commander à de tels êtres ?
Qui éclairé, prudent, entreprendra
A refortifier ces ames débiles,
Comme un corps qui se dissout, gangrénées,
D'esclaves intérieurs en faire hommes libres ?
Lorsque mon tems sera venu, sache,
Que mon empire ainsi que cròit un arbre
S'étendra et couvrira la terre,
Ou non moins qu' un roc détaché d'un mont,
Ira écrasant en poudre pouvoirs,
Puissances, monarques qui opposeront,
Par toute l'étenduë du globe ;
Ce royaume glorieux sera sans fin,
Et des Hauts Cieux, y viendra l'Eternel ;
Des moyens se trouveront, mais que sont,
N'est à moi de dire, à toi de savoir.

A quoi le tentateur vain, effronté,
Ne pouvant plier son orgueil, reprit,
Je vois combien peu valuez mes offres,
Et avec quel dédain les rejettez,
Si je parle, me barrez, veut agir,

Vous me rebutez, n'est aisé plaire
'A gens hauts, délicats, difficiles,
Trop souvent n'aiment qu'à contredire ;
Moi ! en rien opposer votre grandeur,
Qui l'a dit ? tout au contraire je viens
N'en pouvez douter, à vous des premiers,
S'il faut vous servir, je suis prêt, donner,
De même, mais afin que ne pensiez
Que je fais peu d'estime de mes dons,
Qu'en insensé, je les jette à la tête,
J'en agirai libre, pour l'honneur seul,
Prendrai équivalent léger, juste ;—
L'empire et les royaumes de ce monde
Vous les délivre en entier, fais présent,
Car ce qu'est mien le donne à qui me plait ;
Inutile à discuter mes titres,
Je possède, qui possède dispose ;
Ce don de ma part, pur, n'y suis forcé,
Car si il l'étoit, quel grace auroit-il ?
Ainsi qu' échanger, pour un si grand bien
Sans peine obtenu, tombez à mes pieds,
Et adorez en moi votre supérieur,
Aisément fait, ne me réserve rien,
Confessez seulement tout tenir de moi,
Quoi moins ? pour un don si magnifique.

Jamais valuai tes offres, tes discours,
Répondit le Sauveur avec dédain,
Et plus que jamais je les abhorre,
Puisqu' il t'a plu disloyal, prononcer,

Faire sonner à mes oreilles, horreurs,
Termes abominables, infames à dire,
Impies à proposer ! mais je souffre,
J'endure le tems, qui jusqu' expiré,
Te donne prise sur moi ; il est écrit
Sacré, premier de tous commandemens,
Tu adoreras le seigneur ton Dieu,
Ne serviras que lui seul ; oses-tu ?
'A moi son fils, ton maître, proposer
De t'adorer, toi Banni, plus maudit
Pour ce nouvel attentat, inouï,
Plus infernal que celui sur Eve !
Comble de blasphème, sacrilège,
T'engouffrant en mer de perdition ; non !
Jamais ton cœur, ouvert au répentir ;
Les royaumes de la terre sont tiens,
Permis plutôt, et par toi usurpés,
Tu ne peux produire autre donation,
Si donné, par qui ? sinon le Roi des rois,
Dieu béni à toujours ; si ce fut don
Qu' à présent noblement le repaye,
Noblement traite, qui placé sur toi ;
Mais en toi, toute reconnoissance
De puis longtems est perdue, écoulée,
Mont aride n'éxhale que souffre,
Et ton silence, celui du Volcan ;—
Est-tu si dépourvu d'honte, de sens ?
Que de m'offrir à moi le fils de Dieu,
Pour te dégager du poids qui t'oppresse,
Cette terre mienne, à condition si vile,

Que de me prosterner, baiser tes pieds,
T'adorer en Dieu, toi parjure, traitre !—
Retires-toi, Satan ! à plein paròis
Cet esprit rébelle à jamais maudit.

L'ennemi humilié, non rendu, reprit,
Non ! n'éclatez à tel point fils de Dieu,
Je ne parle pour exciter votre ire,
Tout homme, tout ange, n'est-il pas fils ?
Si le suis, et si pour connoître en vous,
Honorer ce titre, que posséder
Vous pouvez, à dégré plus éminent,
Je viens vous proposer ce que reçois,
Me fut payé de tout tems, par hommes,
Anges, esprits, puissances éthérées,
Trétarques du feu, de l'air et des eaux,
Nations des quatre parties du globe,
Peuples civilisés, voyant en moi,
Un Dieu, l'interprête des destinées,
Ministre du très Haut, menacé vrai,
Mais souffert ; importe à mon empire,
D'essayer, voir, si ne seriez celui,
Dont la venuë dez-longtems prédite,
Me doit être si fatale ; je crois
Que l'objèt me concerne, m'est à cœur ;
L'épreuve ne vous a endommagé
Aucunement, au contraire plus d'honneur,
Plus d'éclat en avez acquis ; c'est moi,
Moi qui suis le perdant, attaquant,
Repoussé ; visant, manquant le but ;

Finalement puis-que transitoires,
Laissons passer les royaumes ici bas,
Gagnez les comme l'entendez, où bien
Méprisez les, ç'a m'est indifférent ;
Pour mes avis, peut être antipatie,
Ainsi tout comme il vous plaira ; d'ailleurs,
Vous paroissez autrement incliné
Qu'à une couronne terrestre, porté,
Ou adonné par instinct naturel
A la contemplation, choses abstraites,
Disputes profondes, ainsi qu'aisément
L'on peut juger par trait de votre enfance,
Lorsqu' échappé des yeux maternels, seul,
Vous allâtes au temple, là trouvé,
Disputiez fort avec graves rabbins,
Sur points, et questions entortillées,
Dignes, de la chaire de Moyse,
Non d'eux enseignés, mais les enséignant ;
Traits d'enfance font connoître l'homme
Ainsi que matinée, fait le jour ;
Soyez donc fameux par la sagesse,
Votre empire doit être sans bornes,
Qu'ainsi soit votre esprit, brillant par tout,
Brillant, dans les arts, l'éloquence, savoir,
Ornemens d'un génie supérieur ;
La science, ou autrement la sagesse,
Contient toutes choses en elle même,
Hors, toute science n'est cachée
Dans le Pentateuque, ou les oui dire
Du législateur des Hébreux ; instruit,

Je le veux croire, ainsi que vos prophètes,
Trop souvent plus obscurs, que les ténèbres
Qui couvroient les eaux, durs, inharmoniques,
Sans art, ni goût ni délicatesse,
Vont injuriant leurs petits princes ;—
Conduits par la nature, les gentils
Connoissent aussi, purs, écrivent, enseignent,
Par son aide, et celui de la raison,
Guidant le vol sublime des génies,
Flambeau radieux, critique éclairé,
Partout sacrifians aux graces, admirés,
Ravissent, captivent, charment les esprits;
Là, les modèles et maîtres du monde ;
Si inclinez, ainsi que paroissez
A régner par persuasion, comment ?
Ou eux avec vous, ou vous avec eux
Tolérable entrer en conversation,
Si novice êtes en leur subtilités,
Argumens évasifs, syllogismes,
Art d'enlacer, démonter, suspendre ;
Génies obstinés, comment refuter ?
Paradoxes, traditions, idolâtries,
Compliqués ainsi que le nœud gordien,
De plus captivant l'imagination,
Par tous les charmes de la poësie,
Du raisonnement, et de la coûtume ;
Si voulez instruire, étonner, ravir,
Frappez l'erreur de ses propres armes,
Ne se peut ainsi que la vérité
Soutenir d'elle-même, ses coups portent à faux,

Songez à l'éclat du nom de sage,
L'univers vous devra saine doctrine ;
Avant de quitter ce mont spéculatif,
Tournons sur la droite, le long de la côte,
Vers ce groupe d'isles faites attention
Sur la mer Egée, à cette ville
Riche, ennoblie de beaux édifices
Chefs d'œuvres en tous les arts, là, l'olive
A planté son rameau, le sol léger,
L'air pur, l'emblême de ses habitans
Athènes, l'œil de la gréce, aigle,
Mère des arts, de l'éloquence, éclaire
De son flambeau, l'Europe et l'Asie ;
Des plus brillans esprits nourice,
Ecole d'éloquence, politesse,
'A tous étrangers hospitalière,
Les amuse, les flatte, réjouit ;—
Voyez ces ombres, bocages sacrés,
Promenades écartées, solitaires,
Douces retraites, soit en la ville
Et aux environs ; près de ce portique
La secte Académique, où l'élève
Si admiré de Socrate, Platon,
Surnommé le Divin sut réunir
Génies, esprits de poursuites opposées,
Là, l'oiseau attique roule ses sons
Veloutés, sa cadence variée,
Ses notes rapides, affectent, élèvent
Ou soudain enflamment les génies ;
La lyre d'Orphée moins puissante

Lorsque descendu au sombre empire
Captiva, charma, les Dieux infernaux,
Du dur Pluton, tira des pleurs de fer!—
Là, voyez les côteaux fleuris d'Hymètes
Couverts de pampres, et de doux aromates,
Rians vallons, où serpente Illisus,
Murmurant sur un fond de rocailles,
En sol pur, roule ses eaux limpides,
Ainsi que la voix d'un amant chéri
Mélodieuse!—rafraichit l'abeille
Sans relache accumulant un miel,
Plus doux que le nectar; non moins actif,
En ces bocages à l'étude, livré,
Promenant ses douces réveries,
Secrèt, le sage accumule un trésor,
Pour la postérité inépuisable!
Vers ce bois antique, sombre, écarté,
Consacré par l'Archonte aux Dieux vengeurs,
Longtems fameux, intégre, s'assemble
L'Aréopage, où la justice veut
La vérité nüe, sans ornement,
Solemnel, le silence, gravité
Auguste, en impose aux plus criminels:
Dans les murs, inspectez les écoles
Des anciens Sages, là, fut élevé
Qui universel, enseigna Aléxandre
A Soumèttre la Terre; ici le lycée,
Voisin, l'école de Melpomène;
Ecoutant soigneusement, apprendrez
Le secrèt pouvoir de l'harmonie,

En nombres et tons diversifiés, trochées,
Dactyles, le dorien, l'Eolique,
Inspirés, réveillent, ou bien cadencés,
Se mariant aux accords de la lyre,
Vous attirent, vont au cœur, transportent ;—
Noble liberté ! élans de l'ame
Extatique, ou tout ainsi qu' un torrent,
Terrible ! tels ces fameux lyriques,
Pindare ou celui qui le precéda,
Aveugle Mélégisene, fameux,
Plus célèbre sous le nom d'Homére,
Ainsi que ses héros promt, sublime,
Partout harmonieux, plein, naturel,
Dont le poëme inspiré par les Dieux,
Eclatant en langage inimitable,
Du blond Phœbus, fut reclamé pour sien :
De-là, chaussant le cothurne,
Imprimez les leçons des tragiques,
Secouez majestueux, affectez l'ame,
Soit par catastrophe inattendue,
Sévères iambiques, Chœurs semi Chœurs ;
Délicatement tissu, effrayez,
Montrez les chemins tortueux du crime,
Travaillant sur la credulité, ou bien,
Le jeu terrible, des passions sans frein :—
Ainsi les leçons de la morale,
Prudence, sont reçuës avec transport,
En courtes sentences retenuës,
Font plus d'effet, profond, font voir
Les coups du Destin, et les jeus du sort,

Les révolutions inopinées,
Si poignantes ; passions, nobles actions,
Tout feu, décrivez, peignez en maître ;
Dévorez ensuite les orateurs,
Les anciens surtout, dont l'irrésistible,
Impétueuse éloquence, gouverna,
Polit à volonté, cette jalouse
Aveugle Démocratie, tonnant,
Rapide ainsi qu' un foudre fulminant,
De ses fondemens, ébranla la Gréce,
Frappa Philippe, et soumit l'Asie ;
De-là, courtisez cette fille du ciel,
Pensive attrayante Philosophie,
Qui descendant des cieux, ne dédaigna
Un humble toit ; regardez, là vécut
Socrate, qu' un oracle célèbre
Prononça le plus sage des hommes,
Vertueux, éloquent, en cause juste,
Martir ; de cette source pure, coule
Plus que le jus d'olive insinuant,
La douce persuasion, délicate,
Inoffensive, ainsi qu' eaux soutèraines
'A la surface bouillonnant, salubre,
Curative ; va arrosant écoles,
Acadèmies anciennes, & nouvelles,
La secte, épicurienne, cette autre
Nommée la péripatétique,
Et le stoïque sévère ; puisant
'A l'aise en cet immense réservoir,
Ici, tant qu il vous plaira, méditez,

Ordonnez, formez, dirigez, ou bien
Y refléchissez chez vous à loisir,
Jusqu' à ce que votre règne soit mûr ;
Ces règles vous rendront maître et parfait
En vous même, et à plus forte raison
Quand au tems préfix, y joindrez l'Empire.

FIN DU CINQUIEME CHANT.

LE PARADIS RECONQUIS.

CHANT SIXIEME.

Argument.

Le Christ soutient, que qui reçoit la lumière de la fontaine de vérité, n'a besoin d'autre doctrine; montre la vanité de la raison et de ses systèmes; comment la corruption s'introduisit chez les hommes, comment les poëtes divinisèrent les erreurs qui s'étoient glissées partout; des sarcasmes des satyriques, et du mépris secret des sages pour leurs Dieux; delà, passe en revuë leurs différentes opinions, en fait voir le foible, et les raisons de leur ignorance; décrit la férocité et la manie, de ceux qui ont l'annihilation pour dernier objet; combien aisément, celui qui s'enfonce dans le labyrinthe de la science, peut devenir la proye de la vanité, montre la poësie et la musique, naturelle à la langue hébraïque, comment charma les anciens, et fut aisement copié de peuples, puis appropriés à leurs mystères impurs; décrit l'excellence des cantiques sacrés, et la gloire des serviteurs de Dieu, fait le contraste des plus fameux orateurs et des prophètes, montre la sévérité et l'excellence de la divine Justice, la folie de l'impie et de l'injuste, la vraye gloire de celui qui est appellé à gouverner, et retorque l'ironie sur Satan et ses principes.

Hauteur impérieuse de Satan, ses menaces cachées sous l'influence inévitable de l'action des corps célestes; ramène le Christ de la montagne au désert.

Un orage et une tempête préparés à deissein, viennent troubler le repos du Christ; les Esprits infernaux forment une confédération généralle, pour l'assaillir de toute manière; leur désordre, la marche du Colosse et de toute sa puissance,

l'interposition des hauts Cieux, la fuite des Esprits et des spectres ; le débordement des bêtes féroces, les nouvelles ruses, et la fécondité des esprits de ténèbres en leurs systèmes de tyranie; l'effroi et la résistance des ombres, immense variété d'êtres fantasques, comment l'Amour paroît en cette confusion, comme en moment de surprise se voit attaqué, puis poursuivi sans relache ; fin de la vision.

Description de l'Aurore et du lever du soleil, de la joye des hôtes des bocages, de l'affront médité par Satan, son discours de congratulation au Christ, ses remarques sur la nature des orages, leur influence morale en qualité de prognostics, réflection sur l'incertitude des plans trop vastes ; de la négligence du Christ à travailler à sa propre grandeur, des peines, des travaux et des longueurs, que lui couteront la poursuite de ses Idées.

Réponse du Christ, son mépris des prognostics de la nuit précédente, et des tourmens qui lui sont préparés ; sa pénétration qui luit fait demêler les intentions de Satan, et sa resolution inébranlable.

Fureur de l'ennemi qui se découvre entièrement, ce n'est plus la ruse qu' il employe, il veut pénétrer si le sentiment d'une dignité offensée, ne fera rien faire au Christ d'indigne de lui.

Comme l'emporte sur le plus haut pinacle du Temple, l'insulte et se moque de lui, sa surprise et son effroi, en reconnoissant son Dieu ! sa fuite, lamente sa défaite au milieu des ses pairs ; les Anges s'approchent du Sauveur, le reçoivent, le portent dans la plaine et le servent ; noble discours et salutation de l'un d'eux, disparoissent; Conclusion.

Crois-tu ceci pour moi, chose nouvelle ?
Ou bien, penses-tu que totalement,
Je les ignore, que tu en fais montre,
Comme d'un ciel sans nuage, reprit

Sagement le Christ, trop vain, ne crois pas,
Que rien de tout ce qui est essentiel,
Me manque ; qui reçoit la lumière
D'en Haut, de la fontaine éternelle,
Sacrée, n'a besoin d'autre doctrine,
Quelque fôible qu' en paroisse les moyens,
Ou méprisable l'organe à dégrés,
D'une lueur, à l'infini augmentant,
Sublime, immuable, de plus en plus,
De la vertu, les beautez se découvrent,
A tous les hommes montrant, combien peu,
A besoin d'eux, et que sans elle, entier,
Vont sans séve, ainsi que feuilles en automne,
Tombant de l'arbre, cà et là poussées,
Flétris, joüèt de toutes les erreurs,
De tous les vents, de doctrine humaine ;
Paillèttes, en siècles de ténèbres
Estimées ; tel crédit, à donner,
A ces beaux songes, de ce que tu crois
Raison, philosophie profonde,
Caprices, conjectures, systêmes,
Edifices élevés sur le sable,
Toujours à rebatir ; dégénérés,
De fables avides, au lieu du Maître,
Les peuples aveuglés, aisément méconduits,
Tantôt adorèrent l'Armée des cieux,
Honorèrent, hiérogliphes, énigmatiques
Par prêtres intéressés, tenus secrèts,
Secrèts, pour se rendre importans, flatter
L'orgueil, de ces conquérans, par eux mis
Au rang des Dieux ; de-là venu un Jôve,

Tantôt bélier ouvrant l'année, Ammon
En Lybie, roi en Olimpe, en Crête,
Ou tonnant ; un Osiris bœuf, un Bel,
Divins, lorsque leur force prévalòit,
Nombre d'autres chefs en voulurent être,
Tout prince de droit, fut issu des Dieux ;
La source empoisonnée, on y joignit,
Ceux qui anciens, excellèrent dans les arts ;
Ainsi, se forma le ciel empirée,
D' abord Zodiacal, augmenté des grecs,
Voilé, secrèt, par les Trismégistes ;
Ce monstrueux système gagnant pied,
De plus en plus alla en empirant,
Tout fut divinisé, allégorique,
Reptiles, terre, oignons ; sanctifiés,
Pour aux Dieux effrayés, avoir servi
De retraite ; avec art de ce cahos,
Harmonieux, les poëtes les tirèrent,
En l'Olimpe, puissans les rétablirent,
Arbitres, d'un monde de machines,
Vicieux, passionés, vrais usurpateurs,
Révèches, mordans, l'un à l' autre opposés,
Impossible à pacifier, réunir,
En tous leurs projèts se contrecarant,
Tristes joüèts d'un Destin fantasque,
Indistinctement frappant maître, et valèt ;
Satyrisés furent, par tes comiques,
Et moqués, en secrèt par tes sages,
Qui delà, levant leur flambeau radieux,
Vont instruire, admirable ! professe
Le plus éclairé, le plus célèbre,

Que toute sa science, ses travaux,
Lui avoient montré une chose, quoi ? rien ;
Digne substitution, aux Dieux majeurs !
En réveries fécond, le disciple
Brillant, d'une imagination vive,
Amuse les enfans, écrit des fables,
S'enfonce en monde métaphisique,
Entre tous les payens, le premier vrai,
Sent la dignité de l'homme juste,
Sous l'opprobre, et l'ignominie; mais,
Quel est ce juste, qui se peut dire tel ?
Qui osera, entre tous êtres créés,
S'approprier ce titre ? ne le connois :
Le cynique le cherche, et s'en joüe,
Un autre réveur, doutera de tout,
De l'univers, de son éxistence,
Même, de l'évidence de ses sens ;
D'autres en la vertu, certain, ont placé
La félicité, mais en la vertu,
Jointe avec la richesse, et le pouvoir,
L'éclat et le faste des grandes actions,
Faux, flatteront, mépriseront tour à tour ;
Un autre, ne voyant partout qu' atomes,
Sensuel, vivra dans l'indolence,
Ou entière apathie, aux maux d'autrui,
Sensibilité pour lui, son seul soin ;
Gonflé d'un orgueil philosophique,
Regardant en pitié, tous esprits foibles,
Le Stoïque, se voit le seul parfait
Le seul vertueux et seul sage
Egal aux Dieux lui seul se possède

En sa morgue, les apostrophe, fait plus,
Sans hésiter, s'y préfère ; renfrogné,
Plein de grands mots, méprise également,
Les richesses, les plaisirs, les pèines,
Les tourmens, la mort, et la vie ; tout,
Hors la louange, lui venant de droit,
Atteint au vif, confus d'être sensible,
Crie, mais se vante ne point souffrir,
Et plutôt que plier, se déchire ;—
Orgueilleuse, mensongére, vaine
Vanterie ! subtile évasion,
Pour éviter conviction intime ;
Ne sachant discerner qui les frappe,
Guides aveugles, sans méconduire,
Sans point fixe, que peuvent-ils enseigner ?
S'ignorant eux mêmes, et qui les créa,
Comment d'abord, fut formé l'univers ;
Comment ? l'homme comptant sur sa force,
Ainsi qu' un roseau se brisa, n'ayant
Pour se relever, d'autre espoir qu'en haut ;
Comme erre vil, dégradé, sans pouvoir
Autre, que courir d'erreurs en erreurs ;
Sans l'avoüer, sentent leur misère,
Parlent de juges infernaux, fleuve d'oubli,
Purifications, métempsicose,
D'ame universelle, dont sont parties,
Divisant la suprême Essence,
Sans balancer, se font êtres parfaits,
N'ont honte à placer la vertu en eux,
S'en arroger la gloire, à Dieu aucune,

Au contraire, en Oedipes furieux,
L'accuse, sous les noms battus, de sort,
Fortune, Destin ;—à un plat tiran,
Vain, dédaigneux, indolent, comparent
Qui balança les sphères, fais tourner
Les soleils, vivifie la Nature ;—
D'hipocrites ambitieux, voyant la fourbe,
Cet autre, nie toute providence,
Croit par là, couvrir ses débordemens,
Fier de cette conclusion, sans rougir,
Se mèt vite, au niveau de la brute,
Ou au moindre revers, petit chagrin,
Maniaque, plonge en l'annihilation :—
Raison ! pâle flambeau, clarté affreuse !
Qui cherche en toi la vraye sagesse,
Ne la trouve, ou frappant le médecin,
Tout ainsi qu'un malade en délire,
Trébuche, en courant après une ombre !—
Pour ce labyrinthe appellé science,
Qui sans fil, s'y aventure, s'y perd,
Ou se voit dévorer, par le monstre
De la présomption, l'un s'y enfonce,
Pour acquérir, réputation d'érudit,
L'autre, pour à chaque pas vous chicaner,
Pointiller ; celui-ci grand sophiste,
Pour faire passer ses paradoxes,
Si éblouit quelques demis esprits,
Croit s'être établi, docteur suprême,
Et fièr, insultera faits, traditions,
A tout propos, se flattant, s'admire,

Ou si réfuté, vous abreuve de fiel ;—
Avec esprit, et jugement supérieur,
Qui, pour la vérité, pieux, attentif,
N'a pas un saint regard ; l'érudition,
Tel que feux folets, la nuit errans,
Vers quelqu' affreux précipice, le méne,
Son immense savoir, vautour cruel,
Y dévore ses propres entrailles ;
Incertain, variant en leurs maximes,
Par plaisirs trompeurs, sans cesse allurés,
Jamais contens d'eux mêmes, la foule,
Par bruyant charlatanisme attiré,
Déçuë, se présente, se repaît,
Avec une insatiable avidité
De sottises rapecées, dictons,
Babioles, hochèts, erreurs, beaux songes,
Demi lueurs, vains systêmes, importans,
Autant que ces bulles colorées,
Qu' enfans à l'envi, souflent et admirent ;—
Par la musique ou la poësie,
Si je voulois recréer mes heures,
Qu' elle autre langue ? que ma native,
Me peut pure, procurer ce plaisir ?
Tous nos Ecrits sacrés, et notre loi,
N'éclatent-ils pas dez le principe,
En nombres ravissans, harmonieux ?
Cantiques, odes, hymnes ; tous, torrens de feu,
Sans l'avilir, illuminant l'ame,
Ne l'enflammant, qu' afin de l'épurer ;
En Babylone, ces chants lors plaintifs,

Au son de la harpe unis, modulés,
Captivant l'oreille de nos vainqueurs,
Avec empressement demandés, prouvent,
Que la Gréce, emprunta de nous ces arts,
Pauvrement imités, quand célèbrent
Sans rougir, des vices crus Divins,
Flattant les leurs, en métamorphoses,
Elégies, épodes, personifiant,
Leurs Dieux sans pudeur, eux-mêmes sans honte !
Otez, les ornemens et le plâtre,
Ainsi qu' à figures surannées,
Par la lasciveté décrépites,
Vous ne verrez qu' affreuses grimaces,
D'un spectre qui minaude ; où trouver là ?
Délices, et satisfaction comparables,
Aux chants sacrés de Sion, surpassans
Tous autres, autant que vierge modeste,
Sage, immaculée, ravissante,
Ne parlant noble, que pour consoler,
Ou répandre dans le sein à long traits,
Les torrents, d'un bonheur inépuisable ;—
Là, Dieu loué, comme le mérite,
Ses serviteurs, ses saints, ces seuls héros,
Vainqueurs même, lorsque tombent pour lui,
Martirs de la sainte, auguste vérité ;
Sont telles actions, tels chants, inspirés
De l'Eternel, non de toi ; excepté,
Où se trouve encor quelqu' étincelles,
D'un heureux naturel non étouffé
Par rage à dominer, ou folles erreurs :

Leurs orateurs, ensuite tu vantes,
Comme hommes d' états, parfaits modèles
'A imiter ; quand faut agir, parler
Il est vrai, est ce en quoi ils brillent,
L'un tonne en la chaire, et fuit au combat,
L'autre avec feu évente un forcené,
Mais fait semblant, ne flairer le renard,
Et sait vain espoir ! plier des premiers ;
En quoi, à comparer à nos prophètes ?
En leur stile simple, majestueux ;
Ne se cherchant point eux mêmes, éclairans,
Zélés, intègres, attachés à leur loi,
Avec vicieux, jamais ne composant,
Sans être effrayés par les tortures
Parlant librement, mourant de même ;
En leurs Ecrits Divins, montrent le mal,
Le remède, les règles solides,
De tout gouvernement, les soins constans,
De l'éternelle Providence ; là,
Ne verrez point prêcher l'athéisme,
Dire, qu' assassinat, n'est point un mal,
Ou en plein Sénat, mépriser les Dieux,
Pour sauver un opulent coupable ;
La divine Justice, non ainsi
Désarmée, lève indistinctement,
Son bras, Rang, Eminence, Suprémacie,
Rien, que le répentir le désarme,
Non la forme, mais un cœur pénétré,
Réparant actif de tout son pouvoir,
Sachant, que la satisfaction faite,

L'ire cesse ; qu' insensé l'injuste !
La fraude, l' égoisme, le poussent
Dans la fosse, que lui même a creusé,
C'est là, où s'engouffre les empires,
Les familles, les cités ; l'impie,
S' élève, et veut que tout rampe ; en paix,
Morale vulgaire ! pauvres maximes,
Qui ne s'accordent avec raison d'état,
Si le juste est appellé à gouverner,
C'est pour rendre heureux, un peuple de frères ;
Je me tiens, tu vois, du côté des petits,
Je reste dur, obscur, inharmonique,
Eclairé, puissant, qu' as-tu à craindre ?

Ainsi parla le Sauveur, mais Satan
Démonté par l'ironie, et à faux,
Ayant épuisé tous ses darts, choqué,
D'un ton terrible, irrité, repliqua.

Par un mépris, vraiment ridicule,
Puisque ni les richesses, les honneurs,
Les armes, ni les arts, les royaumes,
Ni les empires, n'ont rien d'attrayant,
Que vous dédaignez, de vous élever,
Valuez gloire, ni réputation,
N'êtes sensible, à aucun avantage,
Par vie active, ou contemplative
Dérivé ; que faites-vous en ce monde ?
Le désert, est pour vous un lieu propre,
Là, je vous trouvai, là, vous remettrai ;

Mais, songez à ce que je vous prédis,
Aurez bientôt raison, à regretter,
D'avoir ainsi, par étroite vuë,
Ou par timide circonspection,
Rejetté simple, mes offres et mon aide,
Qui vous auroit sans peine, en peu de tems,
Fait remonter sur thrône de David,
Ou élevé à l'empire du globe,
Dans la plénitude du tems, de l'âge,
En Saison, où nobles prophécies,
De loin, ayant préparé les esprits,
Ont fixé, ce brillant événement;
Au contraire, si je lis dans les cieux,
Dans ces cieux, traitant des destinées,
Si leur influence est inévitable,
Sur matière abjecte irrésistible;
Ce que la position, la conjonction,
De ces globes de feu, à milliers pris,
Ou à simples caractères calculés
Me donnent à déchiffrer, les injures,
La haine, les mépris, les traverses,
Les afflictions, se présentent en foule;
S'élevent l'imposture, et les railleurs,
La violence, s'arme de son foüet,
Viennent les tortures, et la mort cruelle;
Un royaume est annoncé, mais qu'est-il?
Réel, ou allégorique, ne vois,
Ni quand, éternel c'est à n'en douter,
Puisqu' aussi bien, est sans commencement,
Mais, quel effet, produira ici-bas,

Si soumettra, unira les humains,
Si s'étendra soudain, ou peu à peu,
Rien de certain, n'y a nulle date,
Le talisman merveilleux les cèle ;
Ce disant, il prit, (car n'étoit fini
Son pouvoir antérieur) et au désert,
Reporta le fils de Dieu, ne feignant
Du tout, veiller sur lui ; là, le laissant,
Sans autre préambule, disparut.

L'Orbe du jour, précipitant sa course,
Vers l'autre hémisphère, lançoit ses feux,
Faisant place, aux ombres infidèles,
En voile gris, fuyoit le crépuscule,
Un bruit sourd, accru par intervales,
Etoit répété, par l'écho plaintif,
Sous les pas, la terre sembloit frémir ;
D'affreuses ténèbres s'épaississant,
Ainsi qu' une forte citadelle,
Avancoient lentement leurs bastions ;
Un bleu livide, l'horizon pourpré,
Présageoient une nuit orageuse,
Nuit de désastres, et de vives allarmes ;
Notre Sauveur humble, inaltérable,
Avec esprit patient, toujours serein,
Ayant après tous les travaux du jour,
La faim, et le froid, pour seuls compagnons,
Chercha quelque repos, sous le couvert
D'un grand arbre, adossé à un rocher,
Dont vers la terre, les branches épaisses,

Courbées, lui présentoit un abri,
Pour garantir sa tête, du serein,
Et de l'humidité de la nuit ; là,
Retiré, dormit, mais dormit en vain ;
Le tentateur restant invisible,
Pour troubler son sommeil, s'en vint vers lui,
Le tourmentant, par songes monstrueux ;
Bientôt, des deux tropiques, les éclairs,
Mettent le ciel en feu, les tonnerres,
La foudre en éclats, les épais nuages
Avec force chassés, et repoussés,
Font de l'atmosphère, un affreux cahos ;
Violens tourbillons, torrens de pluye,
Avec océan de flammes mêlés,
Tombent, réconciliés pour la ruine ;
En leurs caveaux, ne dormirent les vents,
Soit de l'arctique, ou de l'antarctique,
Mais, se précipitant des quatre coins
Avec égale furie, en même tems,
Siflant effroyable ! s'entrechoquèrent ;—
Le désert, ressentit la secousse,
Parts de rochers, se détachent des monts,
Le cèdre antique, le chêne sourcilleux,
Quoique leurs racines, touchent aux enfers,
Que leur tronc, paroisse inébranlable,
Bas, courbent leurs têtes orgueilleuses,
Tel, l'effort de la tempête, autrement,
Déracinés, roulent dans les vallons ;
Foible l'abri ! ô patient fils de Dieu !
La nature semble se dissoudre,

Toi seul, n'est point ému : mais n'est pas tout,
Se prépare une infernale tragédie,
Tous les monstres des enfèrs, ce qu'on dit
Des chimères, gorgognes, spectres,
Se réalisent ; d'un étang de feu,
De fumée, formé par l'orage,
S'élève un affreux Colosse, armé,
Monté, sur animal couleur de sang,
Environnent mille et milliers d'ombres,
Fixant farouches, affreux ! leurs yeux hagards ;
A certain signal, tous partent, ceux-ci,
Armés de serpens, ceux-là de torches,
L'un aboye l'autre rugit, hurle,
Se pressent, là, où le Christ repose,
L'entourent, et présentent forêt de darts ;
Mais, ô effet imprévû ! leur forme
Change, humiliés se reculent, tombent ;—
Milliers d'autres arrivent, se saisissent,
Entrainent les premiers, les tourmentent,
Déchirent, l'un scié, l'autre rôti,
Tenaillés, les plongent en l'étang de feu ;
Confusion, cris lamentables, l'attaque
Recommence, le colosse furieux
Va beuglant, même effet, autres tourmens,
N'y a rang ni ordre, sans relache,
La troupe infernale se succède,
Et sont, six attaques infructueuses ;—
Rassemblant les plus horribles monstres,
Dont le soufle empoisonné seul tuë ;
Le colosse lui même s'ébranle,

De bitume enflammé, roule un torrent
Devant lui, moins terrible le Vésuve,
S'acheminant en feu, vers les Alpes !
Les Cieux grondent, les nuës s'écartent,
Et un tonnerre, qui non mitigé,
Enverroit en fumée, les sphères,
Et leurs soleils en mille millions d'éclats,
Retentit ;—viennent les flots d'un feu pur,
Et inoffensifs, tout autour du Christ,
Plus impénétrables, que le diamant,
Plus resplendissans, que mille soleils,
Formant un pavillon ; à ce bruit,
A cette présence, s'évanouirent,
Se renversant l'un sur l'autre effarés,
Spectres, colosse, ombres ; de leurs antres,
Sortent les bêtes sauvages, et hurlant,
Se répandent en la campagne ; pourtant,
Récouvrent, les esprits de ténèbres,
De leur frayeur, se rassemblent, le plan
Changé, ne sont plus féroces guerriers,
C'est, avec tous enseignes de pouvoir,
Fascinant la multitude imbécile,
Figure de Sainteté, respectueusement
Obéie, formant autre Lumière ;
Marque soigneux, ses sectateurs, envoye
Troupe, étrangement variée,
Satellites de forme nouvelle,
Se saisir, de tous ceux qui s'écartent,
Et par maintes inventions, effrayer ;
Mais, leur vigilance en défaut, entr' eux

Querellant, échappent millions d'esprits,
Par l'éternelle lueur, attirés ;
Vont l'admirer, prier, se prosterner,
Avec grands cris l'invoquent, l'implorent ;—
Sur la droite, menace un autre orage,
Sous un violent tourbillon, tout plie,
Autant que la Panthère impétueux,
Face à turban, sabre en main ravage,
Pour jamais, s'envole la liberté,
Marche le fanatisme, l'esclavage,
La superstition, la fureur, la mort ;
Le foulement, et le refoulement,
Des ombres effrayées, et guerrières,
Entre deux précipices resserrées,
Incroyable ! tandis qu' au milieu d'elles,
S'élève une formidable opposition,
Qu' autres s'intriguent, pour les disperser,
Vous voyez au lointain, des embrions,
Et figures, se montrant pour un tems,
Avec rapidité succédées,
Par êtres fantastiques, et étranges,
Elevant structure, sur structure ;
L'un ricane, autre raille, se moque,
Celui-ci entortillé, dogmatise,
Puis offensés, se déchirent à belles dents ;
Autre bouffi extrême, saute en l'air ;
En ce désordre, et cette confusion,
Ainsi que l'étincelle électrique,
L'Amour paroit, qui le touche, est frappé ;
De tous recherché, par le bruit chassé,

Avec vitesse étonnante échappe,
Offensé, regretté, s'en va, revient,
Parcourt sans relâche tout l'espace,
Ne se peut fixer, non plus que l'éclair ;—
Monstres de toutes les couleurs se joignent,
Un cri général, s'élève contre lui,
Violentez, opposez, rejettez, oh !
Captif enfin ;—néanmoins la cohuë,
La bagare, en tous lieux va augmentant,
Partis, s'arment contre partis, les uns
Furieux poursuivent, autres résistent,
Le flux le reflux, enfin le porte
Au pied de la Piramide ; étonné,
Embrasé par un feu non inconnu,
A son bandeau par instinct naturel,
Porte la main ;—soudain, cris affreux !
Se retourne, et un monstrueux Dragon,
Siflant horrible, se glissant rapide,
Avec vélocité, sur lui s'élance ;
En se débattant, froisse ses ailes,
S'éloigne, avec feu, se voit poursuivi :

Cependant l'Aurore aux doigts de roses,
Abbatant son voile gris de perle,
Ouvre les portes dorées de l'Est,
Semant de rubis, la céleste route,
Dissippe les nuages, et calme les vents ;
Le Disque éclatant, radieux, paroît,
Et ses rayons vainqueurs, chassent au loin
La tempête, et silence la foudre ;

Les ombres, la vision s'évanouissent,
Et tous les spectres affreux, que l'ennemi
Pour tenter le Sauveur avoit formé,
Se raréfient, en un air très subtil;
Dardant vif, montant l'horizon brillant,
Splendide, en sa course infatigable,
Rayonnant, monte le Père des heures;
Sa vigueur active, pénétrante,
Recree la face de la terre,
Vivifie les plantes, tarit les perles,
Qui embellissant, chargent le feuillage;
La verdure, vraiment plus fraiche, plus gaye;
Les chantres des bocages s'éveillent,
Après une Nuit si désastrueuse,
Remis de leur effroi, de leurs transes,
Voyant, la Nature leur sourire,
Déployent en moment d'enthousiasme,
Ravissant l les notes les plus douces;
Gazouillant en leur ramage varié,
S'excitent, se surpassant à l'envi,
Saluent, l'aimable retour du Matin;—
Parmi tous ces éclats de la joye,
Solemnisant l'Aube matinale,
Quoiqu' auteur des désordres de la nuit,
Ne s'absenta, le prince des ténèbres,
Voulut au moins paroître sensible,
'A cet heureux changement; vers le Sauveur
S'en vint, non avec feintes nouvelles,
Tous ses artifices, étoient épuisés,
Ne nourissoit secrèt, aucun espoir;

Plutôt, méditoit un dernier affront,
Pour à son gré, gratifier sa rage,
Son dédain malicieux ; éxécrant,
De s'être ainsi vû démonter, battre,
Devant les plus abjects de sa troupe :—
Non loin d'arbres déracinés, brisés,
Le voyant en ses pensées enfoncé,
Se promener, à la douce chaleur
Du soleil, de tems à autre arrêté ;
Sans faire mine de le remarquer,
Hors d'un bois épais, couvrant un côteau
Voisin, d'un pas négligent, s'avance,
Et quoiqu' affectant un ton de grandeur,
Sur son front, tour à tour on discernoit,
L'ironie, et la cruelle inquiétude ;
Approche, et ainsi, entra en propos.

Après une nuit affreuse, un Jour divin
Succède, et sans interruption, ainsi
'A jamais, puisse-t-il durer, fils de Dieu ;
J'ouïs, et l'orage et la tourmente,
Comme si les élémens en combustion,
Luttoient, pour décomposer la terre,
Et si présent, je l'eus cru moi-même,
Mais ce vacarme, quoique les mortels
En frémissent, est aussi peu sensible,
En la vaste étenduë des cieux,
Qu'il est foible, et réellement impuissant,
Contre la solide masse du globe ;
Ou pour se servir d'autres figures,

Non moins innoffensifs, et innocent
Si n'est salubre, qu'est éternuer
Pour l'homme, univers en mignature ;
Bientôt passé, oublié ; néanmoins,
Comme là où s'arrêtent, malfaisans,
Détruisent hommes, animaux, plantes, turbulens!
Autant qu'esprits remuans, inquiets,
Pestes de société ; sur eux, d'en-Haut
Grondant, sont souvent verges utiles ;
Ces menaces, prognostics fâcheux,
Amènent souvent sage réforme ;
Cette tempête principalement,
Fut pointée semble, vers ce désert ;
Je crois, n'y a autre homme ici que vous,
Ne vous annonçai-je, l'opposition
Céleste ? au cas où vous rejettassiez,
Mes offres, et mon aide en duë saison ;
Non, je ne conçois nullement, pourquoi ?
Vous refusez votre agrandissement,
Et abandonnez le tout, au hazard
Des Destinées ; continuez, allez,
Gagnez votre thrône, Dieu sait comment ;
Le quand, le comment, très mystérieux,
Nulle part marqués ;—sans nulle doute
Vous régnerez, Anges l'ont déclaré,
Mais en ténèbres, ont caché tems, moyens ;
Vous même, à agir semblez peu enclin,
Peu soucieux, à vous saisir des rènes ;
Ce n'est pas lorsqu'inévitable, qu'une action
Est juste, seulement, quand a en vuë,

Non plan incertain, mais le bien présent ;
Si à ceci, vous ne réfléchissez,
Soyez sûr, que vous n'échapperez point,
Ce que je vous prédit ; l'adversité,
Les épreuves, les peines, les tourmens
Se succéderont, sans relâche accumulés,
A moins que de mes mains, vous n'acceptiez
Le scéptre ; garant certain, cette nuit,
Où sinistre, environné vous vites,
De tant de terreurs, de voix, prodiges ;
Signes essentiels, je pense, à observer.

Ainsi parla : poursuivant son chemin,
Succint, le fils de Dieu lui répondit.

En nuit orageuse, souffrant du froid,
De la pluye, voilà tout ; d'autres maux
Ne me firent, ces terreurs dont vous parlez,
Ne m'ont en nulle manière affecté,
Plus, ne troublèrent ma tranquilité,
D'un seul moment ; malgré bruyant fracas,
Et menaces féroces ;—ce que disent,
En qualité de prognostics, augures,
Je méprise, comme venant, non de Dieu,
Mais de vous, qui à n'en douter,
Sachant que je régnerai, nonobstant
Tous vos efforts unis, venez ici,
Vous ingérer sans être demandé ;
Afin qu'en plein, ou tacite acceptant,
De votre Seigneurie, j'aye l'air,

De tenir mon pouvoir ; esprit audacieux !
Qui vain, se croit personage à craindre,
Ne sachant plus que dire, fais vacarme !
Et croit m'effrayer, ainsi qu' un enfant ;
Quittez, abandonnez ce fol espoir,
Vous êtes pénétré, sans gagner pied,
Vous suerez, fatiguerez, croyez moi.

A quoi, bouillant de fureur, l'ennemi
Reprit, écoutez moi, fils de David !
Né d'une vierge, car pour fils de Dieu,
C'est encore un problême ; d'un Messie,
Prophétisé de toute antiquité,
J'ai à différens tems, ouï parler,
Des premiers j'appris, cette naissance
Illustre, annoncée par Gabriel ;
En Bethléem, je la vis célébrer,
Par un grand chœur de brillans Chérubins,
Exaltans le nom, de Sauveur du monde ;
Dez-ce moment, n'ai cessé de veiller,
Sur ce fruit soi-disant si précieux,
Quoiqu' en secrèt cultivé ; j'observai,
Sa naissance, sa jeunesse, et enfin
Sa maturité ; jusqu' à ce moment,
Où paroissant agir de lui même,
S'en vint vers le Jourdain, où Jean prêchoit,
Attirant le peuple, des lieux voisins ;
Ainsi, qu' Israëlite timoreux,
Entra dans l'eau, et se fit baptizer ;
Ne l'eus cru, si Voix du ciel en pompe,

N'eut là, proclamé son fils bien aimé !
Cet éclat; me fit juger nécessaire,
D'èxaminer de près, scrutiner à fond,
Un personage, si hors du commun,
Afin d'apprendre, en quel dégré, quel sens,
Vous êtes fils; ce mot assez vague,
Je suis aussi fils de Dieu, ou l'étòis,
Si je l'étòis, ne peus cesser d'être;
Tous êtres intelligens, hommes mêmes,
Sont fils de Dieu, pourtant, j'ai cru, et crois,
Qu' il y a de l' extraordinaire ici;
Conséquemment, n'échappai, ni geste,
Ni coup d'œil; finalement, Je parus,
Par mes conjectures, n'est à douter,
Que vous êtes mon fatal ennemi,
N'ai eu tort donc, d'avoir cherché en tems,
'A étudier mon adversaire, voir,
Qui il est, avec qui j'ai affairre,
Quelles sont ses intentions, sa sagesse,
Son pouvoir; ce que j'en puis obtenir,
Par composition, conférence, dons,
Trêve, ligue; pour le gagner entier,
Ou en partie;—quoique rebuté,
'A chaque retour, perdant du terrein,
N'ai laissé échapper aucuns moyens;
J'ai essayé, criblé, tourné, viré,
Et je confesse, vous avoir trouvé
'A l' épreuve, contre toutes tentations,
Ainsi qu' un roc, ferme sur tous ses points,
Ou qu' un ceintre bien bati, solide,

Au de-là, de ce qu' on peut attendre
D'un homme communément éclairé,
Ayant notion modeste de vertu ;—
C'est assez : les honneurs, les richesses,
Les royaumes, la gloire, avez foulés,
Rejettés, et peuvent l'être encore ;
C'est pourquoi, pour percer ce Mystère,
Et voir en quoi, gît, cette qualité
De fils de Dieu, par voix du ciel nommé ;
Me faut employer autre méthode.

Ce disant, rude, se saisit de lui,
Et sans ailes d'hypogriffe, dragon,
Serpent ailé, l'emporte dans les airs,
La plaine se découvre, le désert fuit,
Et enfin sous eux, paroît brillante,
La sainte Cité ;—Jérusalem lors,
Le disputoit aux plus nobles villes,
Ses tours, ses forts, ses palais superbes,
Le glorieux Temple, plus que le reste
Eclatant, élevoit ses portiques,
Ses dômes, ses galleries, et au loin,
Paroissoit ainsi qu' un mont d'albâtre,
Tout enrichi, de spirales dorés ;
Sur le pinacle le plus élevé,
Avec rapidité descend, s'abbat,
Là, posant le Sauveur, se moquant, dit.

Ici demeurez, tenez vous debout,
Vous montrerez votre adresse, final,

Je vous ai établi, en la maison
De votre Père ; haut, très haut, c'est le mieux ;
De votre lignée, faites nous voir
L' excellence, s'il vous déplait rester,
Jettez vous en bas ; n'avez à craindre,
Si êtes fils de Dieu, car est ecrit,
'A ses Anges a donné commandement,
Vous garderont en toutes vos voyes,
Crainte que par hazard il advienne,
Que vous vous froissiez, contre une pierre.

Sang froid, Jésus dit, est aussi écrit,
Ne tenterez ! le Seigneur votre Dieu :
Il dit, et en son lieu se tint ; Satan,
'A cette réponse inattenduë,
D' étonnement frappé ! tomba ainsi,
(Si osons, avec choses communes,
Faire comparaison ;) qu' au tems jadis,
Expira ce fils de la terre Anthée,
Quand comptant sur ses ressources osa fièr,
Se mesurer, contre Alcide en Irassa,
Et abbattu, toujours se relevant,
Avec forces nouvelles, à la lutte
Revenòit, plus vigoureux, robuste,
La recommencant, jusquà ce qu' enfin
Suffoqué en l'air, tomba étouffé ;
De même le tentateur orgueilleux,
Terrassé, renouvella ses assauts,
Fertile, faisant fraiches attaques,
Croiant tenir la supériorité,

Voir la chute de son adversaire,
Vaincu, tomba lui même ; sourd, ce monstre
De Thèbes, proposant son énigme,
Dévorôit, qui ne pouvôit l'expliquer,
Mais, quel qu' un en ayant trouvé le mot,
De chagrin, de colère et de rage,
Se précipita du mont Isménien ;
En son angoisse, ainsi fit l'ennemi,
'A son Conseil, en partie assemblé,
Apporta, les plus tristes nouvelles,
Ses triomphes passés, évanouis,
Borné en ses ressources, son esprit,
Si résiste les autres attaques,
Désespoir, ruine, chute inévitable,
Honte! d'avoir vainement assailli
Le fils d'une femme ; quand éxalté,
Juste effroi! aucun abri ; tel, Satan
Rugit : rapide, un globe lumineux
D'Esprits célestes, approchent le Sauveur,
Et déployant leurs ailes éclatantes,
Où les couleurs les plus délicates,
Faisôient ombre, à un blanc éblouissant,
Doucement le reçûrent, tirèrent
De cette station embarassante ;
Et par l'air embaumé, le portèrent,
Toujours humble, serein, débonnaire,
Comme sur un thrône resplendissant!—
Vers un vallon, émaillé de mille fleurs,
Dirigèrent leur vol, et le posèrent
Sur un banc de verdure ; là, devant lui

Apportèrent, nourriture divine,
Servirent, fruits d'ambroisie, cueillis
De l'Arbre de vie, et de l'éternel
Torrent, procédant du thrône de Dieu,
Breuvage fortifiant, qui bientôt
Réparèrent ce que la fatigue,
La faim, et tant de travaux si rudes,
Pouvòient avoir altéré; s'accordans,
Pendant le repas, prirent leurs Lyres,
Se rangent autour de lui, et commencent
Harmonie, augmentant douce à dégrés;—
Solemnel! ensuite une voix noble,
Entonna l'Anthême de sa victoire,
Sur le tentateur, et la tentation.

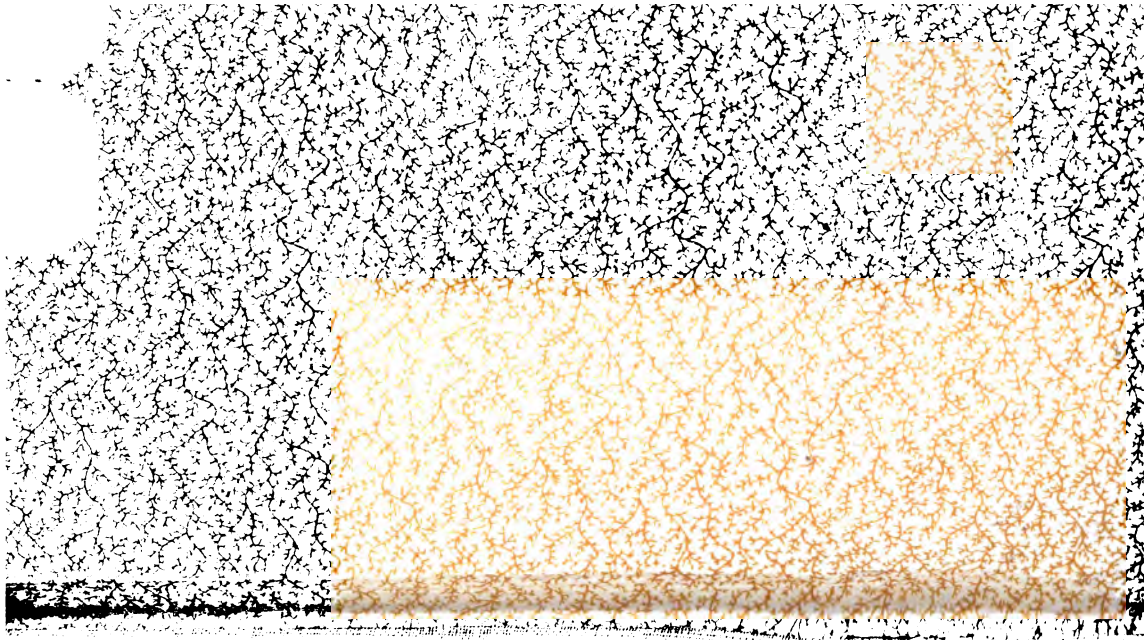
Majestueuse image du Père!
Soit, lorsque dans les Cieux des cieux assis,
Sur son Thrône, dispensant à millions
D'Esprits, la félicité, la lumière,
Ou que fécondant l'Espace, allume
Les Soleils, et balance les Sphères;
Ou plus merveilleux encore! humble, obscur,
En Tabernacle de chair enchassé,
Sous forme humaine, erre en un désert;
Quelque soit le lieu, forme, air extérieur,
En toutes actions, exprimant le Verbe,
Ce bras droit, de la toute puissance,
Fils du Très Haut, de force indomptable
Doué; par la patience désarmant,
L'Archange vindicatif, malicieux,

Ennemi de paix, rival insensé,
Vil corrupteur ! de la race humaine,
Dont s'écroule, le pouvoir usurpé ;—
Dejà, dez-longtems a fui confondu,
Quand terrible, de feux environnés,
Du haut des cieux le précipitâtes,
Lui, et son armée ;—présentement
'A plein, avez vengé, la défaite
D'adam ; et en vainquant la tentation,
Avez reconquis Eden, frustré
La fraude, et sa conquête captieuse ;
Non ! il n'osera plus dorénavant,
Mettre les pieds en votre présence,
Pour accuser les humains ; ses filèts,
Sont rompus, et quoique la demeure
De la félicité sur la terre,
Soit souillée ; un lieu de bonheur parfait,
Est préparé, pour Adam et ses fils,
Cheminant dans la vérité ; et Sauveur,
Vous y monterez pour les installer,—
Là, toutes larmes seront séchées,
Lorsqu' enfin les tems seront accomplis,
Où s'évanouiront ruses, et tentateur ;
Pour toi, infernal serpent, un moment !
Et tu cesseras, fièr, de Dominer
Dans les airs, ainsi qu' un signe fatal,
Tu tomberas des cieux comme l'éclair,
Et tu seras foulé aux pieds ; tu sens
Pour preuve, ta blessure, non encor
La dernière et la mortelle ; l'échec

Te pèze, et parmi tes génies pervèrs,
Ne fais rétentir chants de triomphes ;
Partout, censure Abaddon en secrèt,
Ton entreprise folle, désormais,
Fòible, tu apprendras à redouter
Le fils de Dieu, il te chassera seul,
Sans armes, par la terreur de sa voix,
De tes tenures démoniaques,
Possessions impures ; toi, tes légions,
Hurlant, fuiront, demanderont en grace,
A se cacher au moins en des pourceaux,
Crainte d'être ordonnés en l'abyme,
Liés, garottés, pour avant leur tems,
En ces lieux affreux, se voir confinés:—
Salut ! Fils du très Haut, noble héritier
Des deux Créations, vainqueur de Satan !
Complète ta tâche glorieuse,
Désarmant les Pouvoirs des ténèbres,
Sous ton étendart, assemble les Humains !

Ainsi résonna la voix céleste,
Le Chœur brillant disparut ; se levant,
L'Esprit tout rempli de son grand Deissein,
Le Sauveur rafraichi, s'achemina
Méditant, vers le lac Génézarèth.

FIN

DU SIXIEME ET DERNIER CHANT.

H. d.